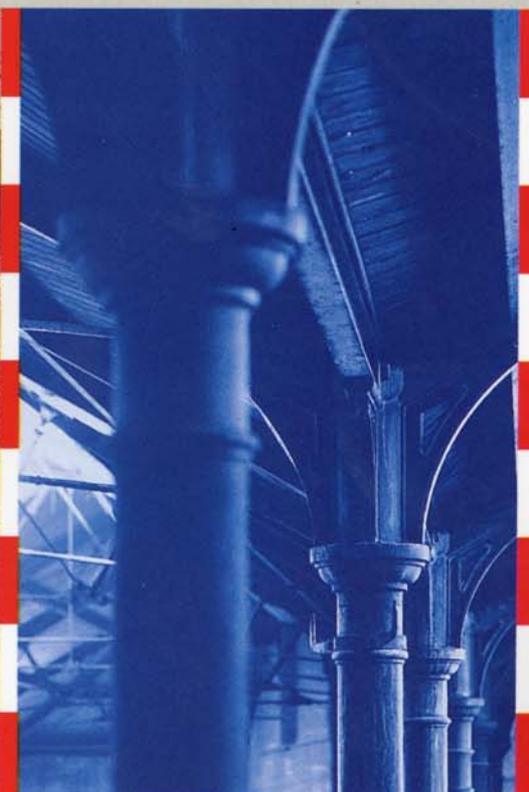
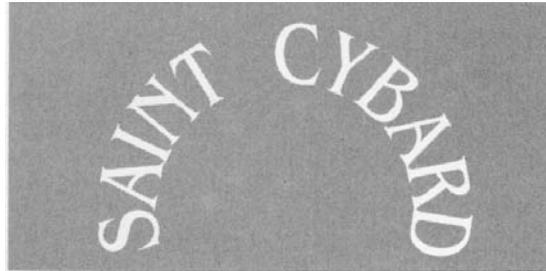




D E L'abbaye A E U CNBDI



HISTOIRE
D'UN
S I T E



D
E L'abbaye A
U CNBDI

HISTOIRE
D'UN
SITE

Cette publication a été éditée à l'occasion d'une exposition présentée au Musée des Beaux-Arts d'Angoulême d'octobre à décembre 1991.

Que soient remerciés tous ceux qui ont, par leur concours, permis la réalisation de cette étude :

Pour l'intervention archéologique (1985-1988) :

Sous l'impulsion de :

la Sous-Direction de l'Archéologie,

la Direction des Antiquités du Poitou-Charentes,

la Ville d'Angoulême,

la SEMAVA,

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS, ingénieur responsable du chantier,

Jean-François BUISSON, Michel COUTUREAU, Serge DALLE, Patrick ERNAUX, Bernard FARAGO, Marie-Claude LAGARDE, Patricia MORNAIS, archéologues contractuels,

Gérard ANDRAUD, Jacqueline ARAB, Pascal BENARD, Laura CHÉRIF, David COUDERT, Jean-Luc DEMAISON, Philippe DOUBLET,

Stéphane DUQUERROY, Didier END, Philippe GIGNAT, Valérie GOUËSET, Abdallah KARECHE, Laurette LAFON, Christophe LEROUX,

Olivier MALHOUROUX, Mona MEJRI, Patrice NAVARLAS, Daniel OUACHOUR, Malathonne PHRASASAYTIDETH, Christophe ROUSSEAU, Thierry THOMAS (T.U.C.),

Laurent et Fabrice MIGNONNEAU, Mostafa BAKKAL, Chantal SCUDERO, bénévoles,

Sylvain BABAUD, photographe,

Henri CARBONNEL, Dominique TOURNOIS, SEMAVA,

Jean REMOND, architecte DPLG,

Claude LAROCHE, architecte DPLG (pour l'étude historique et architecturale préalable),

Philippe MONTOUX, CERCLE,

L'équipe du Musée d'Angoulême.

Pour l'exposition et la publication :

Avec le concours financier de la Ville d'Angoulême, la DRAC Poitou-Charentes, le Ministère de la Culture (Direction des Musées de France, Sous-Direction de l'Archéologie),

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS, commissaire scientifique de l'exposition et responsable de la publication

Monique BUSSAC, commissaire

Jean-François BUISSON, Patrick ERNAUX, José GOMEZ de SOTO, Claude LAROCHE, Patricia MORNAIS, Denis PEAUCELLE, Sylvie TERNET, pour leur contribution au catalogue.

Michel COUTUREAU, pour la réalisation graphique.

Jean-Marie DEBAUD (DGST Angoulême) pour la conception scénographique et graphique.

L'équipe du Musée d'Angoulême avec l'aide de Sylvie TERNET, pour le montage de l'exposition.

Les Archives Municipales d'Angoulême,

les Archives Départementales de la Charente,

la Société Archéologique et Historique de la Charente,

le Centre National de la Bande Dessinée et de l'Image, Angoulême,

le cabinet Jean Remond, architecte, Angoulême,

pour leurs prêts et leur contribution à l'exposition.

Crédits photographiques

Sylvain BABAUD, p.26

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS, p.15

Jean-François BUISSON, p.18

Jean-Pierre DELVALLE, CNBDI, p. 37, 45, 59

Direction des Antiquités Poitou-Charentes, p. 9, 10, 53

Patrick ERNAUX, p. 10, 17, 46

Jean-Pierre GUILLAUME (DGST Angoulême), p.12, 13, 26, 45,

52, 55, 56, 58, 61

R. HENRARD, p. 60

Claude LAROCHE, p.15, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34

Patricia MORNAIS, p. 19

Depuis quelques années, loin d'être à l'origine d'une dégradation du patrimoine historique, les grands projets d'architecture de la Ville d'Angoulême ont permis non seulement de le redécouvrir ou d'en préciser la datation, mais parfois de le faire revivre par une réhabilitation ou une réutilisation créative. Les travaux entrepris, du Rempart de Beaulieu à l'Îlot Chabrefy, du Nil aux Brasseries Champigneulles, du Collège des jésuites à l'Usine Charbonnaud, modifications légères ou définitives du paysage urbain accompagnées de fouilles archéologiques de sauvetage ou de fouilles programmées ou d'une simple étude historique et architecturale, ont amené au jour de larges pans de l'histoire d'Angoulême.

Que ces sites aient été, après y avoir levé l'hypothèque archéologique, réutilisés à d'autres fins pour les plus anciens, ou que l'on ait procédé pour les bâtiments industriels à des restructurations architecturales pour y loger des services publics ou des associations, l'idée de départ a été la même ; utiliser après l'avoir étudiée, l'histoire d'un site et d'un bâtiment pour réfléchir sur les transformations futures des quartiers de la ville.

Les Angoumoisins, légitimement, sont venus nombreux voir et questionner les équipes d'archéologues de la Direction des Antiquités du Poitou-Charentes travaillant sur le terrain.

Les archéologues, après avoir mené à bien les études scientifiques indispensables, leur restituent donc ces recherches, avec la collaboration du Musée d'Angoulême, sous forme d'une première exposition accompagnée d'une publication destinée au plus large public.

Première opération exemplaire car parlant d'un site exemplaire. En effet, l'espace urbain traité par cette exposition est un espace clé de la ville qui, pôle religieux tout d'abord avec l'abbaye, industriel avec les papeteries et les brasseries, puis culturel avec le CNBDI, suit curieusement les évolutions du destin même de la cité.

Exemplaire également le travail collectif présenté ici, celui des archéologues, des historiens, des architectes et des urbanistes, des techniciens et des élus, qui ont oeuvré ensemble à cette tâche, au service de la ville, avec une passion et un respect communs.

Jean MARDIKIAN
Maire-adjoint à la Culture de la Ville d'Angoulême.

AVANT-PROPOS

C'est avec la construction du CNBDI que la Ville d'Angoulême rentre dans l'ère de l'archéologie contemporaine, puisque s'y est déroulée la première opération de sauvetage archéologique programmée. En décembre 1984, avant le démarrage des travaux, la Direction des Antiquités du Poitou-Charentes décida d'entreprendre une fouille préventive sur ce haut lieu de l'histoire angoumoisine.

Le but principal de ce sauvetage archéologique était de comprendre, à travers les vestiges encore en élévation ou enfouis dans le sol, quelle avait été jusqu'à nos jours l'histoire de ce site, comment les hommes l'avaient structuré, organisé, puis transformé.

Les bâtiments communautaires retrouvés sont les plus anciens vestiges chrétiens de la ville et témoignent de la fondation de l'abbaye au milieu du VI^{ème} siècle après J.C. par saint Cybard, la grande figure des premiers temps chrétiens en Angoumois.

A partir des XI^{ème}-XII^{ème} siècles, l'abbaye est reconstruite légèrement plus à l'ouest, autour de l'abbatiale. Les guerres de Cent Ans, puis de Religion, amorcent un temps de déclin, malgré les restaurations morales et matérielles entreprises par l'abbé laïc Henri de Reffuge au XVII^{ème} siècle. A partir des XV^{ème}-XVI^{ème} siècles si une nouvelle extension vers l'ouest est perceptible, il s'agit en fait d'appartements privés dus à la mise en commende de l'abbaye.

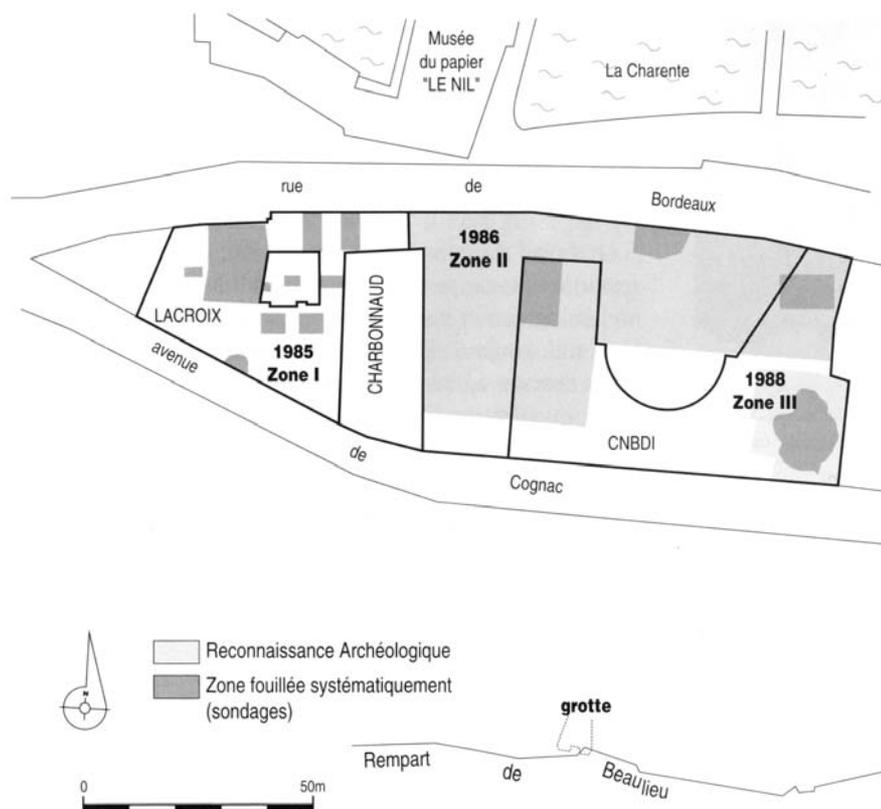
Vendu comme bien national, le site va redevenir un pôle important grâce à sa situation privilégiée en bordure de la Charente et de la voie Paris-Bordeaux. Les vestiges archéologiques du XIX^{ème} témoignent d'une page sociale et économique de la ville. Le passage d'une activité pré-industrielle à la grande industrie par l'alliance de grandes familles bourgeoises, s'inscrit sur le site par la réunification des bâtiments et les installations pour machines.

Pôle dynamique à vocation religieuse puis industrielle, la restructuration du quartier, désormais à vocation culturelle, va éviter la banalisation de ce site, symbole et reflet de l'histoire d'Angoulême.

Par cette exposition et la publication qui l'accompagne, nous avons voulu que cette histoire ne reste pas dans les cartons de quelques initiés, mais que les angoumoisins la connaissent et se l'approprient.

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS

LES FOUILLES



Les 3 campagnes de fouilles

Comment ?

C'est en raison de l'urgence et des contingences du futur projet que l'investigation archéologique s'est déroulée en trois campagnes.

La première porta, de mars à juillet 1985, sur les anciennes usines Lacroix-Charbonnaud, près de la Place Dunois. Comme il était connu que le centre de l'abbaye était situé plus à l'est, sous les anciennes Brasseries Champigneulle, la fouille s'est alors attachée à comprendre pourquoi, comment, et à partir de quand, l'abbaye s'était étendue vers l'ouest.

Ce fut par ailleurs l'occasion d'observer les transforma-

tions rendues nécessaires par l'éclosion de la grande industrie à partir du milieu du XIX^{ème}.

De juin à octobre 1986, la reconnaissance s'est effectuée dans le coeur même de l'abbaye. Si les caves et l'important nivellement du site lors de la construction des Brasseries avaient détruit à 80% les vestiges archéologiques, des secteurs de fouilles ont néanmoins pu être ouverts : dans la galerie est du cloître près de l'ancienne salle capitulaire, en bordure de l'avenue de Bordeaux et dans la partie basse, à l'est du site.

La découverte de bâtiments appartenant à l'abbaye mérovingienne dans ce dernier secteur, rendit évidente la nécessité de fouiller la partie haute attenante à la rue de Cognac. Compte-tenu des difficultés d'accès pour les engins mécaniques qui devaient enlever les terres végétales recouvrant les vestiges, cette dernière interven-



1985, première campagne.

LES FOUILLES



1986, deuxième campagne.

tion n' a pu se faire qu'au début des travaux directement liés au chantier de construction du CNBDI. La troisième campagne se déroula donc du 15 avril au 15 juin 1988.

Chantier national, grand chantier, les enjeux socio-économiques et culturels marquèrent de leur empreinte le déroulement de ces chantiers de construction et d'archéologie malgré des rapports parfois conflictuels auxquels un bulldozer, agissant sans doute pour son propre compte, mit fin un beau matin de juillet...

Néanmoins, ces tensions initièrent un temps d'apprentissage entre partenaires économiques, politiques et culturels, qui, au bout du compte, a permis à la ville d'Angoulême de reprendre conscience après un siècle d'obscurité, de la valeur de son patrimoine enfoui et ce, pour le plus grand bénéfice de la communauté.

Le financement de l'étude architecturale et de la fouille archéologique ont été pris sur le budget du CNBDI au titre des études préliminaires

Par qui ?

Les fouilles se sont déroulées sous la direction scientifique de Brigitte BOISSAVIT-CAMUS, avec une équipe de contractuels ayant en charge un ou plusieurs secteurs de fouilles.

Certains d'entre eux, comme Jean-François BUISSON ou Michel COUTUREAU, ont suivi ainsi plusieurs campagnes, voire l'ensemble des fouilles comme Patrick ERNAUX. Pour les assister, une équipe d'autres contractuels, des jeunes TUC (Travaux d'Utilité Collective) et quelques bénévoles.

Le travail avec les TUC s'est révélé une expérience intéressante comme tentative de sensibilisation au patrimoine archéologique et historique de jeunes en rupture de scolarité et éloignés d'une culture classique, voire occidentale. Nous devons signaler leur motivation malgré la complexité du travail demandé et son austérité.

Malgré cette ouverture, le caractère marginal et un peu ésotérique de l'activité archéologique rendait difficile la mise en situation de travail de ces jeunes (ce qui pourtant était l'objet des TUC) et ce surtout dans le cadre d'un chantier de sauvetage où aucune formation n'a pu être organisée compte tenu des durées limitées d'intervention et du manque de débouché réel en fin de chantier.

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS



1988, troisième campagne

LE SITE DANS LA VILLE

Présentation du site

En contrebas du rempart nord, à l'extérieur de la ville, se trouvait l'abbaye de Saint-Cybard. Edifice religieux le mieux documenté avec la cathédrale Saint-Pierre (en fait, les deux seuls bâtiments réellement documentés avant le X^e siècle), il l'est aussi par les fouilles anciennes (1619 et 1912) et récentes (1985, 1986 et 1988). Il est probablement sinon à l'origine du faubourg, relevant de la paroisse Saint-Yrieix et qui s'étendait de part et d'autre de la Charente le long de la voie menant vers Cognac et Saintes, du moins un des facteurs importants de son développement. On voit ainsi que l'évolution topographique du quartier s'est faite tantôt au profit tantôt au détriment de l'abbaye. Il est également nécessaire de tenir compte du relief astreignant, coteau à forte pente, que les moines préférèrent à un site plus aisément aménageable et ce en raison de leur fidélité envers les lieux où vécut le saint ermite et où il reposait.

La fondation de l'abbaye

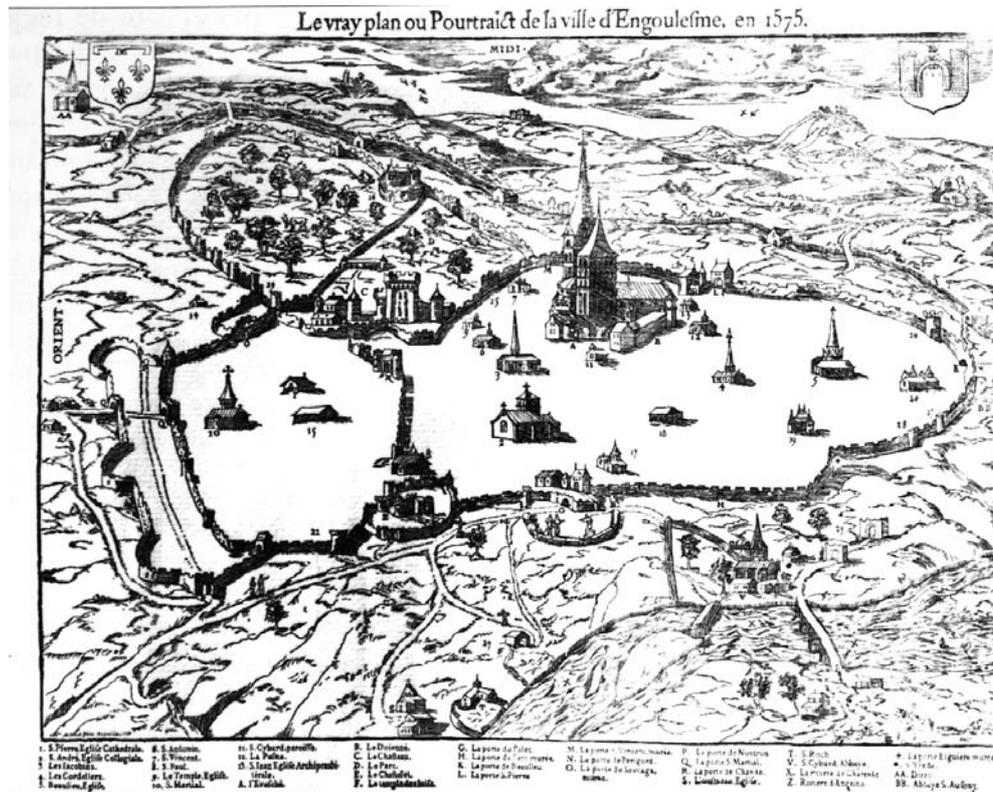
La présence de Cybard à Angoulême semble désormais admise par les historiens à partir de 542, date où, si l'on en croit le récit de sa vie écrit par un de ses disciples et sans doute presque contemporain de la mort du saint, il s'installa comme reclus près d'une source au-dessus de la Charente. Cette *Vie de saint Cybard* indique également que les moines choisirent, en 581, l'endroit de la basilique pour y enterrer le saint ermite⁽¹⁾. Si d'après l'évêque de Tours, Grégoire, à la fin du VI^e siècle, Cybard vivait dans une cellule qu'il avait lui-même construite, les sources écrites ne signalent pas clairement à partir de quand se sont élevés les bâtiments de la communauté qui s'était constituée autour de l'ermite. Cependant Grégoire de Tours relate que Cybard donna l'ordre aux moines de ramener un condamné, sauvé par lui, dans le monastère⁽²⁾. Les fouilles de 1986 et 1988 ont permis de découvrir des bâtiments collectifs dont la construction pourrait, malgré le peu de mobilier recueilli, remonter à la seconde moitié du VI^e siècle ou au plus tard au début du

VII^e siècle. Ainsi, même si elle ne possédait pas encore de règle monastique connue, on constate que dès l'époque mérovingienne la communauté était organisée comme un établissement cénobitique et qu'elle apparaissait comme telle aux yeux des contemporains et non comme un simple groupe d'ermites gravitant autour de saint Cybard. Dans sa chronique, Adémar de Chabannes fait consacrer la basilique funéraire, construite au-dessus du tombeau de saint Cybard, par Grégoire de Tours et l'évêque de Paris, Germain. Toutefois, ce fait n'est probablement pas exact comme l'ont montré les recherches récentes : en effet Germain de Paris meurt cinq ans avant Cybard⁽³⁾.

La restauration carolingienne

C'est à partir du IX^e et surtout du X^e siècle, que les textes sont plus nombreux. Dans la confirmation des biens de l'abbaye par Charles le Chauve à l'évêque Latinus en 852⁽⁴⁾, elle possédait alors de nombreux domaines ou droits dans les communes actuelles de Magnac-sur-Touvre, de Rouillac, de Torsac, de Bassac et de Triac, entre autres. C'est aussi à cette période qu'apparaissent les puissants liens qui la rattachaient au pouvoir épiscopal et comtal. Les comtes Emenon en 866, puis Vulgrin I^{er} s'y firent ensevelir. En 945 le comte Guillaume II y devint moine et y mourut en 962. Plus tard vers 1028, Guillaume IV s'y fit enterrer avec, espère-t-il toute sa descendance, si l'on en croit son épitaphe⁽⁵⁾. Il semble que durant tout le IX^e siècle et une partie du X^e siècle, Saint-Cybard regroupait une communauté de chanoines dont l'abbé était l'évêque d'Angoulême, et dont le rôle était de veiller sur le culte du saint et de recueillir les dons. Le terme de moine ne réapparaît que vers 930 ou 938⁽⁶⁾. Après le raid normand de 863, l'abbaye fut détruite et disparut un temps. Sous le comte Vulgrin I^{er}, 866/887, les actes du chapitre cathédral signalent, sans autre précision, un début de reconstruction de la ville⁽⁷⁾. Entre 897 et 908 les moines de l'abbaye de Charroux se réfugièrent avec la relique de la vraie croix à l'abbaye de Saint-Cybard⁽⁸⁾. Mais ce n'est qu'après avoir été frappé par la maladie et la famine de 915 que le comte Audouin II (1028-1031)

LE SITE DANS LA VILLE



Le Plan d'Angoulême de Belleforest, 1575.

laissa repartir la précieuse relique pour laquelle il avait commencé à bâtir une chapelle au chevet de la basilique. D'après les actes du chapitre de la cathédrale, c'est vers 938/941 que l'évêque Foucaud aurait entrepris de restaurer l'abbaye⁽⁹⁾. Les vestiges du haut moyen âge découverts en 1988 attestent plusieurs remaniements dont une importante phase de restructuration à l'époque carolingienne. Elle témoigne peut-être des restaurations de Foucaud.

Le moyen âge

C'est en 1034 que mourut le moine dit Adémar de Chabannes, auteur de la célèbre Chronique. Malheureusement, celui-ci ne nous renseigne pas sur la disposition et l'état des bâtiments monastiques en ce début du

XIème siècle. D'après les indices recueillis en 1986 et 1988, les bâtiments du haut moyen âge semblent abandonnés dans la première moitié de ce siècle et des travaux de nivellement entrepris à l'ouest de ceux-ci, là où seront les bâtiments conventuels de l'abbaye jusqu'à la Révolution. Les vestiges architecturaux de la basilique/abbatiale présentent des parements en moyen appareil quadrangulaire et à joints fins. C'est donc probablement au cours de la seconde moitié du XIème siècle et peut-être encore au XIIème siècle que fut commencée la construction de l'ensemble situé autour du cloître. C'est vers 1096 qu'Urbain II aurait soumis l'abbaye de Saint-Cybard à l'abbaye clunisienne de Saint-Jean d'Angely⁽¹⁰⁾. Il

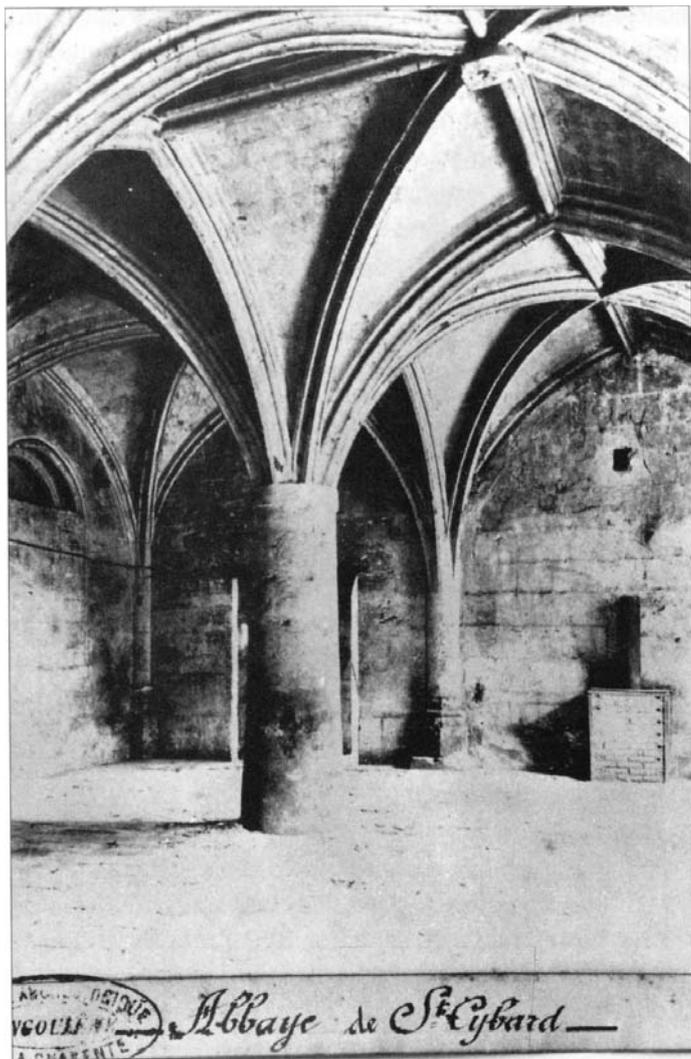
faut attendre en fait les guerres de Cent Ans puis de Religion pour trouver dans les sources écrites des renseignements sur les bâtiments eux-mêmes.

D'une guerre à l'autre

Des travaux furent entrepris suite aux dégâts de la guerre de cent ans (1337-1453) : une enquête de 1448 constatait que l'église et les bâtiments étaient alors en ruine. Raymond Pellegeau, abbé depuis 1441 s'efforça de restaurer l'édifice⁽¹¹⁾.

Vers 1450, quelques travaux furent effectués comme la construction d'arcs-boutants ou de contreforts pour consolider l'église⁽¹²⁾.

LE SITE DANS LA VILLE



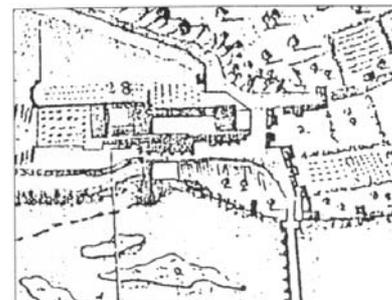
Salle capitulaire de l'abbaye. Photo TRIOU. SAHC.

Vers 1483, on acheva les boiseries du chœur de l'abbatiale⁽¹³⁾. Vers 1500/1510, on reconstruisit au moins pour partie le mur occidental de la salle capitulaire et ses voûtes furent reprises de même que d'autres sur les galeries du cloître (bras ouest et nord en partie)⁽¹⁴⁾. En 1518, un marché est passé entre l'abbé Charles de Livennes et le maître maçon Pierre Joyeux pour la construction d'un pan de cloître : cinq travées voûtées d'ogives. C'est aussi à cette date qu'il faudrait rattacher la reconstruction du mur d'enceinte longeant la Charente dont une partie a été retrouvée en 1986,

en bordure de l'avenue de Bordeaux⁽¹⁵⁾. Ce mur entourant l'abbaye venait buter au sud, sur les murs de la ville. Si d'après les gravures des XVIème et XVIIème siècles⁽¹⁶⁾, il semble qu'à l'est de l'abbaye ne s'étendaient que des champs, en revanche à l'ouest, elle s'ouvrait sur une route menant de la Charente vers une des portes de la ville : la porte d'Arc. De l'autre côté de cette voie, s'étendait la paroisse Saint-Yrieix, sur laquelle l'abbaye de Saint-Cybard avait la haute, moyenne et basse justice jusqu'à la fin du XVIIème siècle. Le déclin de l'abbaye, déjà éclipsée par l'abbaye de la Couronne fondée en 1119, s'accéléra à partir de la fin du moyen âge. Si en 1447, l'abbaye comptait encore environ 50 moines résidents auxquels il faut rajouter les obédienciers des divers prieurés, en 1555, permission fut donnée aux profès de pratiquer eux-mêmes le culte dans leur église paroissiale⁽¹⁷⁾. A cela s'ajouta la mise en commende de l'abbaye à des abbés laïcs à partir de la fin du XVème siècle⁽¹⁸⁾.



Détail du plan de BELLEFOREST.
1575. MBA



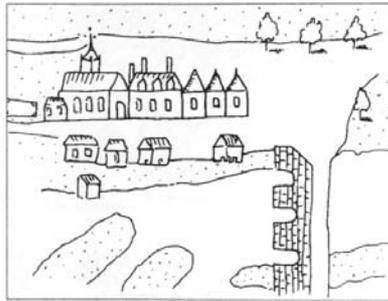
Détail d'un plan, vers 1720-1730.
SAHC

LE SITE DANS LA VILLE

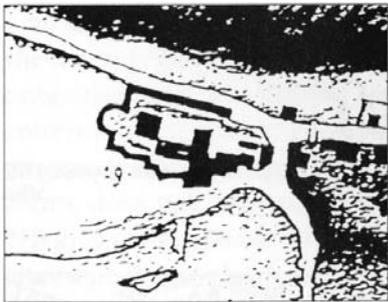
De plus, au XVI^{ème} siècle, obligation fut faite à l'abbaye de verser des pensions à des laïcs⁽¹⁹⁾. A partir des XV-XVI^{ème} siècles, l'abbaye s'est étendue vers l'ouest en direction de la place Dunois. Ces nouveaux bâtiments se rapportaient au logement des officiers claustraux ou dignitaires de l'abbaye⁽²⁰⁾.

L'abbaye aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles.

L'abbaye fut fortement endommagée lors des guerres de religion, notamment en 1562 et 1568. Il ne restait plus de l'église abbatiale que son côté nord et les chapelles superposées des comtes d'Angoulême et de Notre-Dame, situées dans l'angle sud-est du cloître. Une visite des lieux, consécutive



Détail d'après un dessin anonyme postérieur à 1755.MBA



Détail d'un dessin anonyme du XVIII^{ème} siècle. SAHC

au testament de l'abbé Charles de Livennes (1588), consacrait la transformation du réfectoire en église desservant alors et l'abbaye et la paroisse Saint-Yrieix dont l'église était entièrement détruite⁽²¹⁾. En 1625, le nombre des profès était tombé à 10 et celui des religieux résidents à 4 sans novices ni postulants⁽²²⁾. Presque tous les prieurés

étaient occupés par des séculiers et la règle s'était fortement relâchée. Cette lente dégradation se poursuivit jusqu'à la Révolution, malgré les tentatives de restauration matérielle et spirituelle d'Henry de Reffuge. De 1640 à 1688, cet abbé oeuvra au rétablissement de la discipline et à la restauration de quelques parties de l'abbaye. C'est sans doute à lui que l'on doit la réfection totale des bâtiments existant dans la zone occidentale et encore visibles actuellement ; reconstruction du logis abbatial, du passage voûté, des caves adjacentes et de l'écurie. Tous ces bâtiments s'ordonnent autour d'une cour centrale et constituent une partie à caractère privé, indépendante des moines. Des restructurations seront encore faites dans la zone occidentale à la suite du percement de l'actuelle rue de Bordeaux et de l'avenue de Cognac qui passe alors en partie sur l'ancienne abbatiale. Ce fait reflète bien à notre avis le déclin de l'abbaye qui subit alors complètement les transformations du quartier. En 1791 l'abbaye est vendue comme bien national et les trois religieux restant furent dispersés.

L'époque industrielle

Pendant la première moitié du XIX^{ème} siècle le terrain fut divisé en plusieurs parcelles. Des travaux divers de construction ou de reconstruction furent réalisés. Il semble qu'une petite activité métallurgique s'y soit développée, confirmée par les fouilles de 1985 dans la zone ouest du site. Cette zone appartenait en 1827 à Antoine Lacroix et à Laroche père, tous deux fabricants de papier⁽²³⁾. Entre 1825 et 1843, la cour fut entamée par la construction d'une écurie à l'est. Des mariages entre les familles Laroche et Lacroix entraînèrent courant XIX^{ème} la réunification de toute la zone occidentale. La dernière transformation qui acheva de donner au bâti son visage actuel est due à l'édification d'un nouveau bâtiment ouvrant sur la place Dunois et réalisé probablement par l'architecte E. Warin. De cette période industrielle, les fouilles ont livré des supports de machines à vapeur, des conduits hydrauliques et diverses installations. Quant à la zone orientale, elle continua une tradition de brasserie dans le quartier, due à la qualité de l'eau : en 1912-1914,

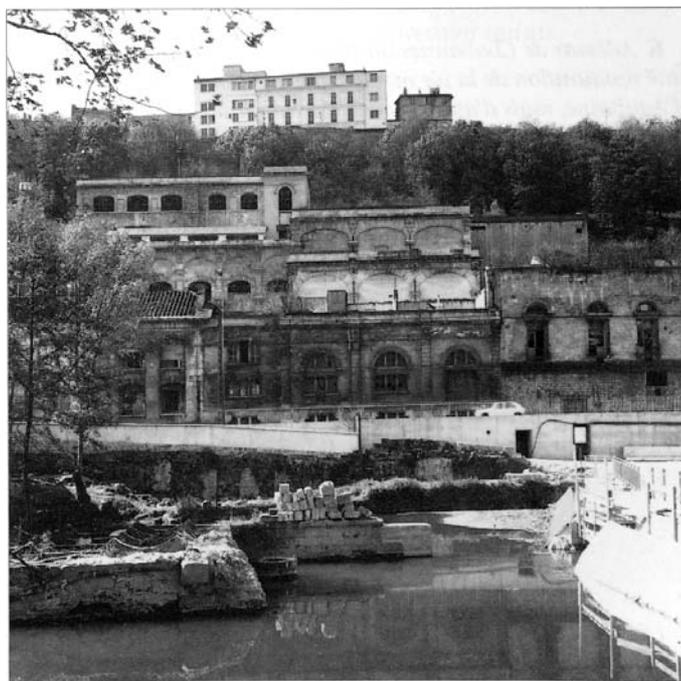
LE SITE DANS LA VILLE

le brasseur E. Maurer rasa une grande partie des bâtiments encore existants, que nous connaissons par les clichés de M. Triou (membre de la Société Archéologique et Historique de la Charente), pour y construire une brasserie-malterie moderne sur les plans de l'architecte Cuvillier de Reims. Ces bâtiments formaient le noyau des brasseries connues de nos jours sous le nom de Champigneulles. En 1912, lors des travaux de construction, quelques découvertes archéologiques ont été faites et nous sont rapportées par la Société Archéologique de la Charente⁽²⁴⁾: une belle crosse des XIII-XIVème siècle trouvée dans une sépulture ecclésiastique, une pierre tombale du XIVème siècle témoignant de la réfection de la tombe de Guillaume IV, ainsi que de nombreux carreaux vernissés. Vers 1940-1950, les brasseries Champigneulles réalisèrent quelques modifications. En 1966, la société arrêta la fabrication de la bière à Saint-Cybard. En 1975, les papeteries Lacroix-Charbonnaud cessèrent également de fonctionner. Le Centre National de la Bande Dessinée et De l'Image ouvre ses portes en 1989.

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS
Claude LAROCHE



Reste d'installation industrielle, zone ouest.



Le site industriel avant la construction du CNBDI.

NOTES

1. • *Vita et virtutes Eparchi reclusi Ecolismensis*, ed. Krusch, p.550-560.
- *Manumissio in ecclesia dans Cartulaire de l'Église d'Angoulême*, ed. J. Nanglard, S.A.H.C., 1900.
 - *J. de la MARTINIÈRE, Saint-Cybard, étude critique d'hagiographie VIème- XIIème siècle*, Paris, 1908.
 - *P.LEFRANÇO, Saint Cybard, son nom, son visage, VI-XXème siècles*, B.S.A.H.C. , 1981-1982.
2. *G. de TOURS, Historia Francorum*, ed. Krusch, VI, 8.
3. • *A. de CHABANNES, Chroniques*, ed. J. Chavanon, 1897,1, p,29.
- *M. ROUCHE, l' Aquitaine des Wisigoths aux Arabes*, 1979, p. 634, n . 335.
4. *Ce diplôme nous est parvenu sous quatre formes différentes ; cf : Recueil des actes de Charles II le Chauve*, ed, Tessier, 1945-47, p. 395, n.149.
5. *R. FAVREAU, J. MICHAUD, Corpus des Inscriptions de la France Médiévale, T1, Poitou-Charentes*, 3, p. 16-17.
6. *Adémar de Chabannes attribue dans sa chronique (III, 16) une restauration de la vie monastique à Pépin 1er, roi d Aquitaine, mais d'après le cartulaire de Saint-Cybard, le terme de moine ne réapparaît que peu avant 938.*
Cartulaire de l'abbaye de Saint-Cybard d'Angoulême, ed, P.Lefrancq, 1932,
 Voir également *A. DEBORD, La Société laïque dans les pays de la Charente*, 1984, p. 57 et 132.
7. *Annales Engolismenses, MGH SS, T. XVI, p. 486.*
8. *J. CABANOT, Le trésor des reliques de Saint-Sauveur de Charroux, centre et reflet de la vie spirituelle de l'abbaye*, B.S.A.O., 1981, p. 104-105.
9. *Cartulaire de l'Église d'Angoulême, op. cit.*
10. *Dora L.. H. COTTINEAU, Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés, 1939-1970*, p.113-114.
11. *Les informations qui concernent la fin du moyen âge et l'époque moderne sont issues pour la Plupart du Fouillé historique du diocèse d'Angoulême, 1894-1903, édité par J, Nanglard en 1894, p. 425 à 480. Malheureusement celui-ci ne cite que rarement la référence exacte. Il explique en début du tome I ses sources. Nous n'avons pas eu le temps dans le cadre de ce travail de vérifier chaque information, le lecteur devra en tenir compte.*
J. Nanglard, Pouillé .hist., p.125.
12. *J. Nanglard, Pouillé hist., p. 430.*
13. *J. Nanglard, Pouillé hist., p. 445*
14. *J. Nanglard, Pouillé hist., p.125*
15. *J. Nanglard, Pouillé hist., p. 446 et Bull. Mem. Soc. Arch, Hist. Charente, 1897.*
16. *Gravures de Belleforest, 1575 ; anonyme de 1609.*
17. *J. Nanglard, Pouillé hist. , p. 431.*
18. *Les commendentaires apparaissent vers 1475, J. Nanglard, Pouillé .hist., p. 436.*
19. *J. Nanglard, Pouillé hist., p. 431 note 2.*
20. *P. V. de 1775, 1777, 1780, 1790, 1796.*
21. *Visite à l'occasion du testament de Charles de Livennes, A.D. Charente H1 61.*
22. *J. Nanglard, Fouillé hist. , p.112.*
23. *A.D. Charente, état de section d'Angoulême, 1827. et A.D. Charente, matrices cadastrales.*
24. *B.S.A.H.C. , 1912 p. CXL-CL, 1913 p. XXXI ; XLVIII à XLIX et LXXXVIII -LXXXIX, 1926 27 p. XCIII - XCVI.*

SAINT-CYBARD : L'INVENTION D'UN LIEU (VIème-XIème siècles)

Les temps fondateurs

La pente naturelle accuse dans la partie orientale du site un dénivelé de 7,16m sur une distance de 34m. C'est pourtant sur ce relief très accusé que les moines choisirent d'implanter leur abbaye, probablement en raison de la proximité de la cellule ou du tombeau du saint ermite.

Adaptation au relief

Les premiers travaux concernent la préparation du terrain avec le creusement de quatre vastes terrasses au moins. Elles s'étagent du sud au nord : 3 dans la zone fouillée en 1988 et 1 dans celle de 1986, cette dernière coïncidant avec la vallée de la Charente. A 18m de là, vers le sud, se trouvent les terrasses supérieures. L'arasement du terrain au début de ce siècle n'a malheureusement pas permis d'obtenir la liaison entre les parties basse et haute du site. Les terrasses ont été creusées dans les niveaux protohistoriques et gallo-romains, excepté la plus méridionale qui a entamé pour partie les marnes et le calcaire. Les deux plus au sud mesurent entre 5 et 5,50m de large du sud au nord tandis que la troisième devait mesurer entre 6 et 10m sur plus de 7,50m de long de l'est à l'ouest.

Si la plupart des terrasses était en pente douce, celle centrale conserve un pendage très prononcé, probablement en raison d'une rupture de pente naturelle, exigeant l'apport ultérieur de remblais pour la confection du sol de la pièce B.

Emprise des premiers bâtiments

Si l'occupation du haut moyen âge n'était conservée que sur une surface de 215m², elle excédait cependant à l'origine les 380m². Dans la partie haute, l'emprise des bâtiments s'accroît au cours du haut moyen âge. Dans un premier temps elle occupe une surface de 16,20m (sud-nord) x 5,40m (est-ouest).

Un chemin d'accès borde l'édifice à l'est. Il sera progressivement investi par les constructions accolées à la façade orientale des premiers bâtiments.

Ceux-ci se caractérisent par des grandes pièces aux murs de pierres et de mortier sableux rouge-orangé et étagées suivant les terrasses décrites ci-dessus. Quatre ont été reconnues lors des campagnes de 1986 et de 1988. Les 3 de la partie haute sont mitoyennes tandis que celle en contrebas est isolée du fait des arasements déjà cités. Néanmoins, des départs de murs au nord-est et au sudouest laissent supposer qu'il s'agit d'un bâtiment comprenant plusieurs pièces.

Les trois espaces supérieurs A, B et C forment des quadrilatères plutôt carrés au contraire de l'espace D rectangulaire, ce qui confirmerait qu'il s'agissait bien de deux bâtiments distincts. Les pièces A et B sont sensiblement identiques et mesurent en dimensions intérieures environ 5m x 4,50m. Si la salle C n'était conservée que partiellement, on peut estimer qu'elle mesurait entre 4,70m et 10m du sud au nord pour une largeur de 4,40m. Enfin, l'espace D mesurait environ 20m², dans un premier temps.

Articulation et fonction des lieux

La fonction de ces lieux n'est pas toujours claire, néanmoins



Appareillage de porte, pièce C.

SAINT-CYBARD ; L'INVENTION D'UN LIEU (VI^{ème}-XI^{ème} siècles)

ils présentent un caractère nettement collectif. S'il ne reste aucun témoin en A, en B, le premier sol de circulation est constitué d'argile ocre jaune, tassée, mêlée de quelques cailloux et rechapé ultérieurement par un sol d'argile verte et jaune. L'absence de sol construit n'implique pas obligatoirement que c'est un extérieur : à cette époque les sols terreux sont fréquents.

Nous avons plus d'informations concernant les deux autres espaces. Les murs latéraux de la pièce C présentent deux ouvertures appareillées que nous avons interprétées comme des portes, ce que confirme l'extension des sols vers l'extérieur. On remarque que ces deux portes, de dimensions sensiblement égales (2,80m et 2,60m de large), ne sont pas axées l'une en face de l'autre. Elles nous indiquent qu'il y a là une zone de passage commandant certainement la circulation à l'intérieur de l'abbaye : partie basse/partie haute et partie orientale/partie occidentale. En effet, la présence d'une ouverture montre qu'à l'évidence l'abbaye s'étendait à l'ouest au moins dans la partie haute, sans que l'on puisse toutefois savoir quels bâtiments ou espaces s'y trouvaient. Néanmoins, l'absence de départs de murs à l'ouest des pièces B et C (en A tout avait été détruit par l'abbatiale romane) incite à penser qu'il s'ouvrait là un extérieur. De plus, si l'on ne sait pas où se situait exactement la basilique funéraire de saint Cybard, construite d'après les sources à la fin du VI^{ème} siècle, on peut raisonnablement supposer que la construction de l'abbatiale romane s'est faite plus ou moins à l'emplacement du premier édifice, contenant probablement le tombeau du saint ermite.

Enfin en contrebas, la pièce D présente, dans son premier état, un foyer à usage domestique, situé dans l'angle sud-est mais non accolé aux murs. Des déchets culinaires ont d'ailleurs été éparpillés autour. Au milieu du mur septentrional, un petit égoût est aménagé dans la masse même du mur. En avant, une fosse témoigne de la récupération d'une structure : bassin, fontaine ou lavabo ?

A l'est de l'espace C, une portion du chemin (F à J) qui longeait l'abbaye a pu être observée. La déclivité encore existante sur le fond de la terrasse a été adoucie au nord



par l'apport de remblais, scellés par un petit mortier de chaux, et au sud par l'aménagement d'un emmarchement grossier, constitué de dalles calcaires plates. Régulièrement et sans doute pour corriger l'érosion du terrain, des rechapés de sols et des remblais de nivellement ont été apportés. Ainsi, plus de 8 sols ont pu être repérés : sols de galets, de cailloux ou de fragments de tuiles plus ou moins liés par de l'argile ou du mortier. Ces niveaux sont moins soignés au fur et à mesure que l'on s'éloigne du seuil d'entrée. Légèrement en retrait de celui-ci, se trouve une petite structure constituée de deux pierres posées de chant. Quoique la plus haute porte sur sa face est une mince rainure, il faut sans doute voir dans cette structure une attache pour des animaux plutôt qu'un système de fermeture.

Ainsi les vestiges archéologiques montrent, dans la zone fouillée, une organisation générale mise en place dès les premiers édifices que l'on peut dater, par le mobilier, de la seconde moitié du VI^{ème} ou du début du VII^{ème} siècle.

Permanence et remaniements

Après le VII^{ème} siècle, les travaux consistent soit à diviser des pièces existantes, soit à adjoindre contre la façade orientale des pièces de très petites dimensions, sans pour autant bouleverser l'organisation générale.

SAINT-CYBARD ; L'INVENTION D'UN LIEU (VIème-XIème siècles)

Des cellules de reclus ?

Nous avons, en l'absence d'autres indices, interprété ces petites salles comme des cellules. Malheureusement, nous ne sommes pas en mesure de savoir si ce fait témoigne de l'agrandissement ou d'une restructuration de la communauté ou de la présence de reclus comme on en connaît par les textes, notamment à l'abbaye Sainte-Croix de Poitiers, dont la fondation remonte comme Saint-Cybard au milieu du VIème siècle.

Pour y répondre, il serait nécessaire d'établir des comparaisons avec d'autres édifices monastiques de même époque, afin de savoir si on retrouve ces espaces individuels dès les premières installations monastiques, si leur présence est régulière et quand elles apparaissent.

En d'autres termes, il serait souhaitable de connaître l'organisation topographique de ces abbayes, malheureusement, peu de fouilles ont été jusqu'alors réalisées et elles ne portent souvent que sur l'édifice cultuel.

A Saint-Cybard, la première de ces cellules qui nous soit connue, E, est implantée à l'extérieur de l'espace A. De dimensions irrégulières, elle couvre un peu plus de 3,50m². Ses murs et son sol, directement aménagés sur les marnes naturelles, sont aussi construits en mortier sableux rouge-orangé.

Plus ou moins à cette phase, deux murs orientés est-ouest, dont il ne restait que la fondation (pierres avec liant argilo-terreux), sont construits légèrement au nord de la cellule. On ne peut savoir s'ils se rattachent à une construction couverte ou à des murs de terrasse. Des rechapages de sols en mortier rouge-orangé sont également perceptibles en B et sur le chemin.

Dans le bâtiment septentrional, la pièce D est également subdivisée en deux petites pièces d'inégales dimensions : l'une de 14m² et l'autre de 4,5m², ayant peut-être également servi de cellule. Dans la pièce voisine, le foyer est condamné, les bases des murs rechapées toujours avec le même type de mortier et un nouveau sol de cailloutis lié avec de la terre grise est installé.

Cette phase intermédiaire, pendant laquelle s'amorce la réduction des espaces, peut être datée, d'après le mobilier, des VIIIème ou IXème siècles.

Le Xème siècle ou la vitalité retrouvée

Les observations archéologiques, quoique partielles du fait des conditions de fouilles, viennent ici renforcer l'impression de vitalité que l'on ressent à la lecture des textes du Xème et du début du XIème siècle.

Les bâtiments envahissent plus systématiquement le chemin oriental. Les nouveaux murs se caractérisent alors par l'emploi d'un mortier de chaux maigre, blanchâtre ou beige. L'entrée est désormais en partie couverte et forme un couloir d'accès de 1,70m de large, le chemin étant déplacé à l'est ou bien rétréci. Immédiatement au sud de ce couloir, une autre cellule, G, construite sur le même modèle que la pièce E est édifiée. On accède à ce très petit espace d' 1,90m x 1,80m par un seuil ouvrant sur le chemin. La différence de niveau entre le seuil, constitué d'une large pierre de 0,90m x 0,50m encastrée dans le mur oriental, et le premier niveau de sol laisse à penser que l'on descendait dans cette cellule par deux ou trois marches, peut-être en bois. La pierre de seuil montre des traces d'usure.

Par la suite, ce parti est étendu au sud ou l'espace F délimite une surface de 6m² et au couloir d'entrée qui est alors amputé par la construction d'une nouvelle cellule, H, de 3,50m². La porte donnant sur l'espace C, elle, ne mesure plus que 0,90m d'ouverture.



Pierre de seuil de la cellule G.

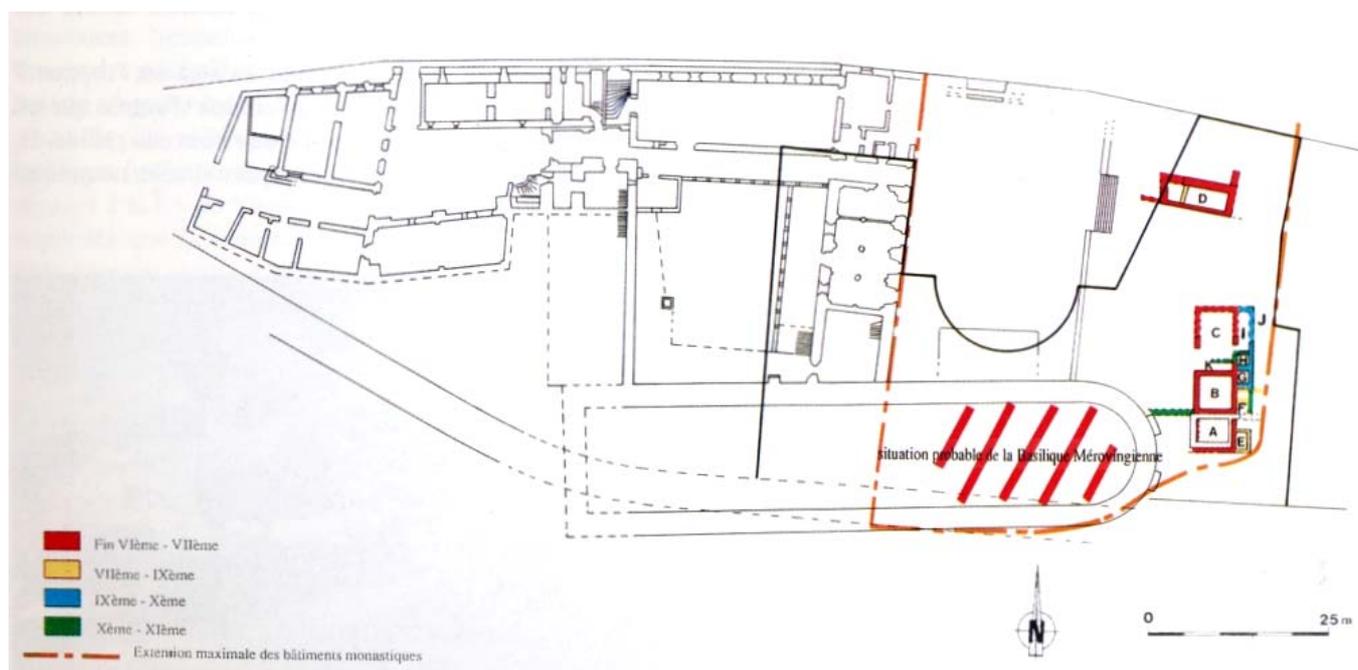
SAINT-CYBARD : L'INVENTION D'UN LIEU (VI^{ème}-XI^{ème} siècles)

C'est également à cette phase qu'il faut placer l'érection d'un couloir, K, d' 1m de large, au sud de la salle C. Si on ne connaît pas la raison de cette subdivision, l'existence d'une petite cheminée dans l'angle sud-est pourrait suggérer une fonction domestique. C'est aussi probablement à cette époque qu'une construction dont il ne reste qu'un départ de mur, est accolée à l'ouest des espaces A et B, témoignant ainsi d' une extension des bâtiments vers

l'ouest. Un dernier réaménagement concerne la disparition de la cellule H.

L'ensemble de ces bâtiments du haut moyen âge est abandonné, d'après le mobilier, au cours du XI^{ème} siècle; en partie arasés, les espaces se comblent petit à petit et ce n'est qu'au XV^{ème} siècle qu'une nouvelle occupation est perceptible sur la partie haute.

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS



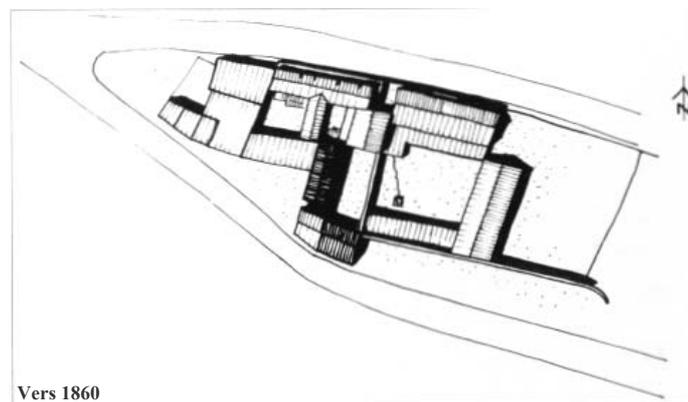
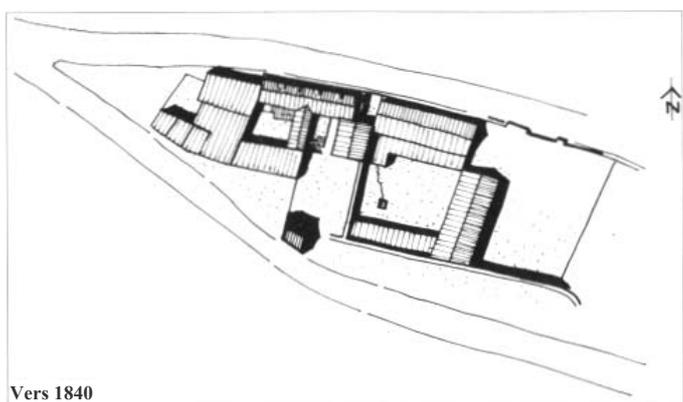
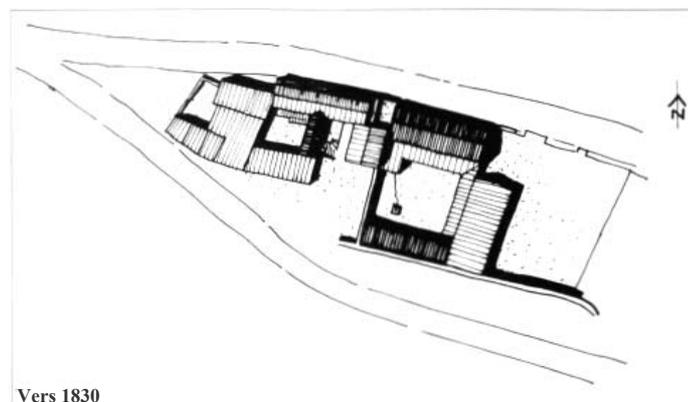
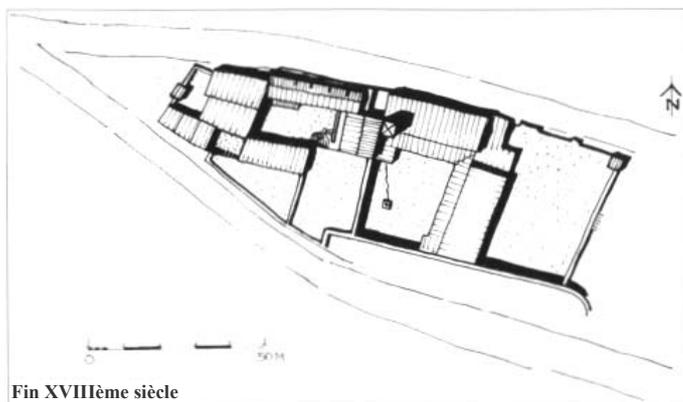
L'abbaye du haut moyen âge. Plan Brigitte BOISSAVIT-CAMUS

SAINT-CYBARD : LES ARCHITECTURES D'UN LIEU

Imaginons un site, disons plutôt un bout de terrain à la déclivité rédhibitoire, un coin de terre aquifère que cette même déclivité empêcherait de voir jamais le soleil... Imaginons maintenant que ce lopin ait su attirer sur lui ce que chacune des ères de notre histoire a produit de plus représentatif, de plus significatif de son essence profonde : imaginons qu'il ait été un haut lieu de la conventualité pendant le moyen âge, temps de prédilection du monachisme, qu'il soit devenu un pôle manufacturier essentiel de l'Angoulême du XIXème siècle, le "siècle de l'industrie" par excellence ; imaginons enfin que le siècle de la *culture*, celui d'une spiritualité bien réelle, quand bien même elle serait moins mystique que celle du moyen âge, veuille en faire l'axe d'une politique culturelle

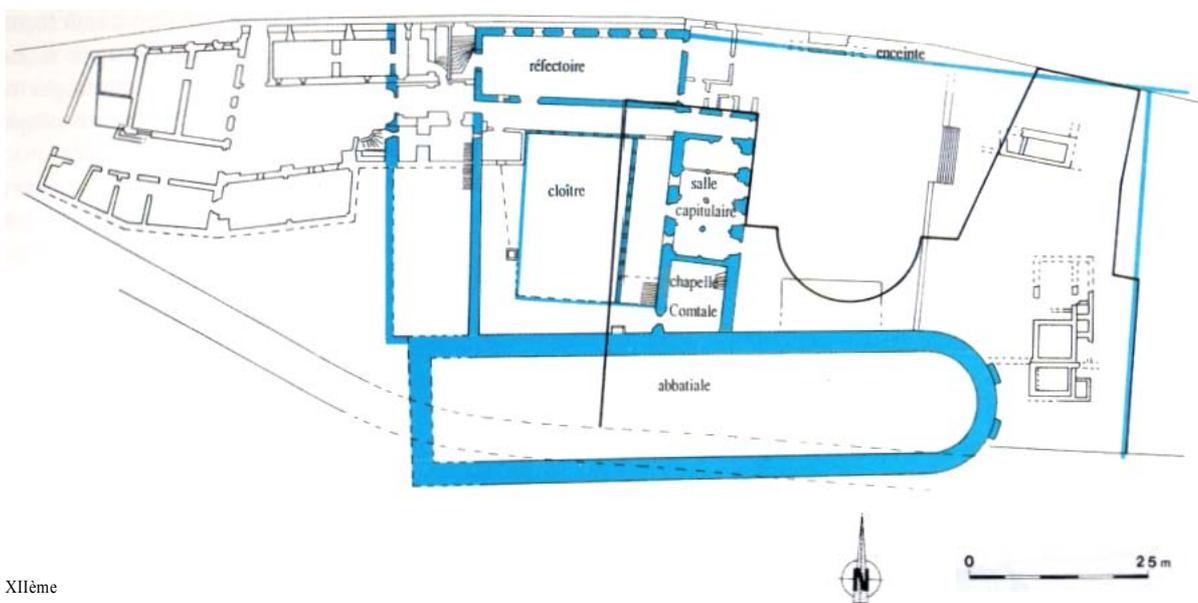
au rayonnement international : on aurait tout lieu de questionner un tel lieu – et on aura bien sûr reconnu à ce portrait de quel site il s'agit – et de s'interroger sur sa propension à toujours cristalliser la nature intrinsèque, la substance fondamentale des époques qu'il traverse.

L'architecture est partie intégrante de cette nature, de cette substance. Liée au temps, à ses goûts et à ses besoins, elle est également tributaire du lieu, des particularités physiques du site précis dans lequel elle s'inscrit, mais aussi, plus largement, des spécificités du terroir et des écoles architecturales locales. Comment ces particularismes s'accommodent des apports extérieurs est une question toujours passionnante, *a fortiori* ici, où les architectures ont dû composer avec les règles de la construction monastique



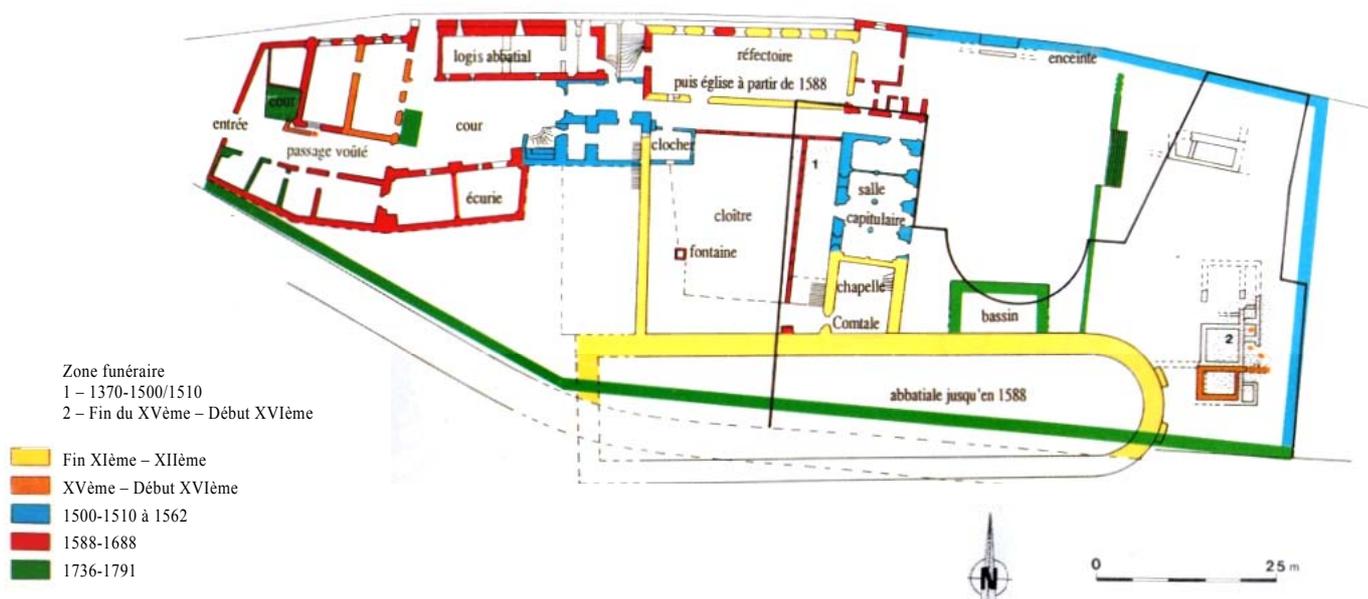
Évolution du plan-masse du site depuis la fin du XVIIIème jusque vers 1950. Sur chaque figure, les bâtiments dessinés en gras sont ceux ajoutés par rapport à la figure précédente. Claude LAROCHE.

SAINT-CYBARD : LES ARCHITECTURES D'UN LIEU



fin XIème - XIIème

L'abbaye médiévale (XIème-XIIème siècles). Plan Brigitte BOISSAVIT-CAMUS avec la collaboration de Claude LAROCHE.



Zone funéraire
1 – 1370-1500/1510
2 – Fin du XVème – Début XVIème

Fin XIème – XIIème
XVème – Début XVIème
1500-1510 à 1562
1588-1688
1736-1791

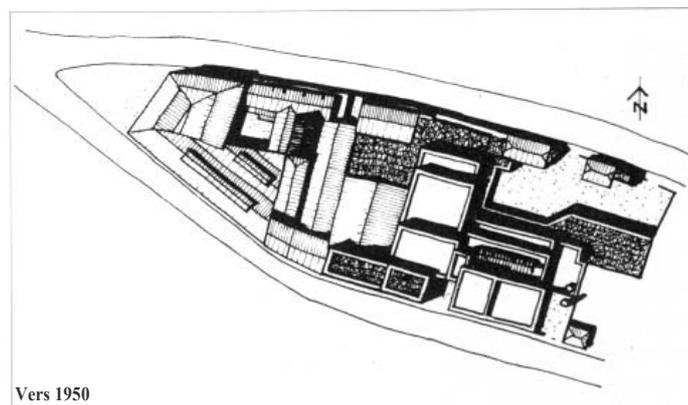
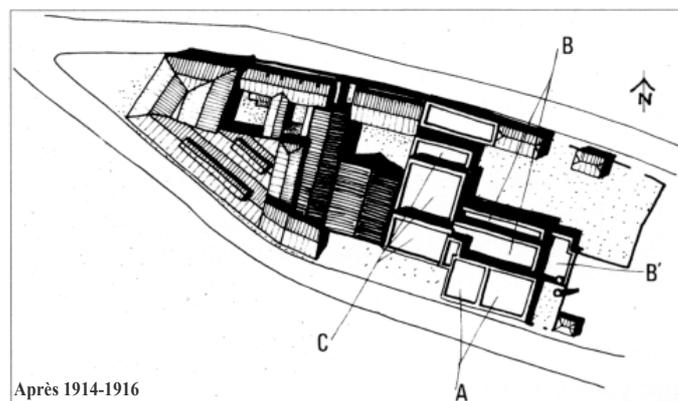
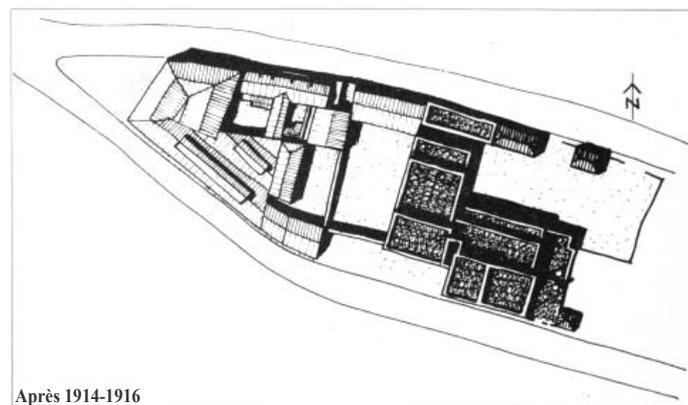
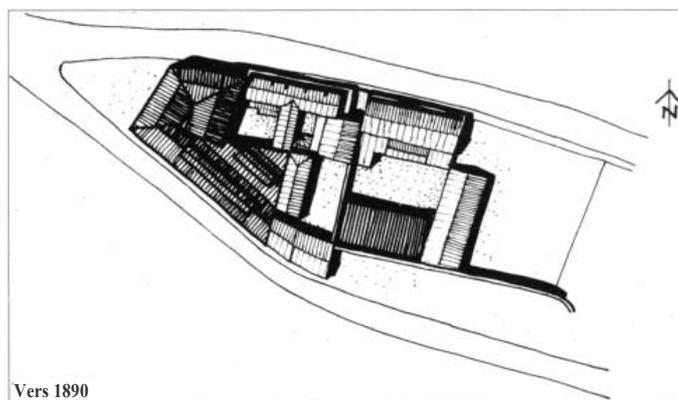
L'abbaye du XVème au XVIIIème siècle. Plan Brigitte BOISSAVIT-CAMUS avec la collaboration de Claude LAROCHE.

SAINT-CYBARD : LES ARCHITECTURES D'UN LIEU

bénédictine et, plus tard, avec l'universalité des types industriels. On peut d'ailleurs retourner l'interrogation et imaginer que, malgré une réelle volonté de transcendance, les édifices successifs ou juxtaposés qui s'établiront sur ce morceau de terre angoumoisine seront tout sauf des objets posés *ex abrupto* sur le site. Des attitudes extrêmement variées de la part des bâtisseurs par rapport à l'existant, une aspiration, jamais démentie, à l'universel : tout cela mérite que l'on s'attarde quelque peu sur ces édifices, non pas dans le détail et l'exhaustivité, mais au fil des quelques réflexions que ces vénérables architectures nous inspirent⁽¹⁾.

L'Abbaye bénédictine de Saint-Cybard

L'analyse architecturale des bâtiments de l'abbaye relèverait du domaine du médiéviste qui seul pourrait faire des parallèles judicieux avec les modèles connus et tirer des conclusions sur un ensemble malgré tout peu documenté en ce qui concerne plus particulièrement les campagnes de construction. On ne pourra donc ici, pour ce qui nous concerne, en fonction de ce que l'on a pu observer sur le terrain et de ce que l'on a pu extrapoler, risquer seulement quelques réflexions.



Évolution du plan-masse du site depuis la fin du XVIII^e jusque vers 1950. Sur chaque figure, les bâtiments dessinés en gras sont ceux ajoutés par rapport à la figure précédente. Claude LAROCHE.

SAINT-CYBARD : LES ARCHITECTURES D'UN LIEU

Conformité aux modèles ?

On peut tout d'abord remarquer, pour ce qui est de l'implantation des différents bâtiments, pour les états les plus complets que l'on ait restitués (état au début du XVI^{ème} siècle par exemple), une assez grande conformité avec les plans habituels. On trouve au sud l'église abbatiale, au chevet arrondi et contreforté : étroit vaisseau à flanc de coteau d'environ 80m de long sur 20m de large et dont le mur nord de 2m d'épaisseur délimite le côté sud du cloître. Ce dernier, quadrilatère d'environ 25m sur 30m, est bordé à l'est par la salle du chapitre et par deux chapelles superposées situées entre celle-ci et l'église; au nord par le réfectoire devenu par la suite église et à l'ouest par divers bâtiments mal identifiés dont probablement une infirmerie⁽²⁾. Pour asseoir cet ensemble, des travaux de nivellement ont été réalisés : arasement de la moitié haute de l'emprise du cloître et remblaiement de la partie basse. Cette entreprise peut être datée entre le milieu du XI^{ème} et le début du XII^{ème} siècle, si l'on se réfère au mobilier contenu dans les remblais rapportés. De plus, le mur soutenant la retombée des voûtes de la galerie du cloître et retrouvé lors de la campagne de 1986 présentait une facture proche des parties de l'abbatiale encore conservées (chevet, mur nord): moyen appareil lié par un mortier de tuileau rouge sableux.

A partir du XV^{ème} siècle, d'après les fouilles de 1985, existait un passage, à l'angle nord-ouest du cloître, qui conduisait à une cour au sol de galet. Celle-ci ouvrait à l'ouest sur des bâtiments et au nord, au moins à partir du XVII^{ème} siècle, mais peut-être dès le XVI^{ème}, sur le logis abbatial. Dans l'angle sud-ouest, un passage voûté, encore aujourd'hui conservé, la reliait à l'entrée principale du monastère, la porterie. L'abbaye était entourée de murailles, refaites au début du XVI^{ème} siècle et était complétée par un moulin et un four banaux, situés hors de l'enceinte, près de la Charente, sur l'actuel emplacement de l'ensemble le Nil.

Rien que de très classique donc dans cette implantation, dont il faut cependant noter l'ampleur, qui en fait un des

ensembles les plus importants de la région. Il faut aussi noter quelques singularités qui tiennent à la donnée majeure du site : sa topographie si contraignante. Le dénivelé sud-nord est en effet tel qu'il a obligé l'ensemble à se développer essentiellement selon un axe est-ouest. On notera à ce propos que les bâtisseurs ont préféré, à l'exception sans doute de l'abbatiale, juxtaposer les ensembles. Ainsi, les bâtiments du haut moyen âge occupent-ils la zone la plus reculée à l'est, ceux du moyen âge le centre du site et enfin les appartements privés de l'époque moderne la zone occidentale, porte possible sur le monde extérieur. Le relief escarpé a d'autre part conduit à quelques solutions originales : l'étroitesse de l'église abbatiale relativement à sa longueur considérable (comparable par exemple à celle de la cathédrale) doit probablement être mise au compte de cette topographie : une plus grande largeur aurait en effet impliqué d'énormes terrassements et le désir de conserver l'emplacement sacré où reposait le saint explique sans doute que l'on n'ait pas choisi de construire l'abbatiale en contrebas, à la place du réfectoire. Le niveau du sol de cette ancienne abbatiale était par ailleurs notablement plus élevé que celui du cloître, d'où la probable présence d'un important ensemble de circulations verticales dont l'existence, entre le chapitre et l'église, de deux chapelles superposées devait être un élément.

Archaïsme et modernité

Il faut aussi souligner la grande complexité de ce qui est donné à voir sur place. L'histoire du site abbatial est extrêmement mouvementée, faite de destructions et de réparations successives. Ces travaux, souvent réparations ponctuelles plus que reconstructions générales, ont laissé leur marque sur les pierres de façon tellement imbriquée qu'ils rendent l'analyse archéologique quelque peu aléatoire et ce d'autant plus que, fait extrêmement intéressant, beaucoup de ces réparations sont faites à l'identique. C'est ainsi que par exemple les moulurations du passage voûté de l'entrée, dont la construction est manifestement tardive (XVI^{ème} siècle, voire plus tard) sont pratiquement les mêmes

SAINT-CYBARD : LES ARCHITECTURES D'UN LIEU

que celles d'un état du cloître qu'il faudrait dater, du fait de l'emplacement de ses traces au-dessus du cloître de 1500-1510, du XIIIème ou du XIVème siècle. De plus, l'archéologie et l'analyse des murs existant encore en élévation, montrent que ce passage voûté a été repris encore aux XVIIème et XVIIIème siècle. Quant à la reconstruction gothique du cloître, là encore, les fouilles de 1986 indiquent qu'à l'angle nord-est du cloître, le mur supportant la retombée des voûtes de la galerie a été repris avant sa destruction définitive vers 1370⁽³⁾. D'autre part, dans un état de réparations à faire, daté de 1588⁽⁴⁾, est-il précisé que "au dortoir, est besoin de reprendre les voûtes de la manière qu'elles sont faites". C'est donc un travail de *restauration* avant la lettre qui semble être souvent mis en oeuvre à Saint-Cybard, avec un modèle gothique qui perdure jusque dans les XVIème et XVIIème siècles.

L'époque de la "restauration" laisse malgré tout sa marque : dans le passage près de l'entrée, ce sont (outre la présence de collages et d'incrustations dans la maçonnerie) les culots du mur sud et leur mouluration qui trahissent

voire du XVIIème siècle, seul l'arc brisé fait référence à l'environnement "ogival", le reste de la structure, des moulurations, des chapiteaux appartenant à l'esprit du temps.

On peut également raisonner en termes de balance entre archaïsme et modernité pour le logis abbatial, vraisemblablement construit sous l'autorité de Henry de Reffuge, abbé de Saint-Cybard de 1640 à 1688, dont la façade présente certes les caractéristiques de son époque (balustrades, corniche, ailerons à volute etc.), mais dont l'articulation par bandeaux horizontaux et verticaux, proche de celle des façades du XVIème ou du début du XVIIème siècle, et l'adoption de lucarnes passantes, dénotent quelques archaïsmes⁽⁵⁾.



Restes du cloître à la fin du XIXème siècle. Photo TRIOU. SAHC

l'époque tardive. Plus encore, dans le dernier état du cloître, que l'on doit pouvoir dater de la fin du XVIème,



Entrée de l'abbaye, état actuel.

Au-delà des importants problèmes de datation des éléments que soulèvent – sans prétendre les résoudre – ces remarques, elles soulignent s'il en était besoin l'intérêt des restes encore en place de l'abbaye qui, par delà leur modestie en quantité, ont une place importante à prendre

SAINT-CYBARD : LES ARCHITECTURES D'UN LIEU

pour la connaissance de l'histoire complexe et ambiguë des formes architecturales, dont l'évolution n'exclut pas de fréquents retours en arrière. Ce niveau d'intérêt s'ajoute bien sûr à la qualité volumétrique et architecturale intrinsèque de ces éléments, ainsi qu'à leur considérable intérêt historique, indispensables qu'ils sont à la connaissance d'un ensemble monastique de toute première importance en Aquitaine, intérêt renforcé enfin par le caractère de révélation que leur remise en lumière aura, après de nombreuses années passées dans l'ombre de l'indifférence.



Logis abbatial, façade sur la rue de Bordeaux, détail.

Les bâtiments industriels

L'architecture industrielle du tournant des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles résume à elle seule une grande partie de la problématique de l'architecture de ces années : s'y lit toutes ses ambitions, ses limites, ses ambiguïtés, ses qualités immenses également, reflet qu'elle est d'une classe dominante partagée entre positivisme et besoin de rêve. En effet, si cette architecture industrielle se construit en réponse à des besoins, ceux-ci sont contradictoires, à la fois nécessités strictement fonctionnelles et besoins d'image, de représentation. Contradiction que souligne François Chaslin⁽⁶⁾ en précisant que "longtemps, l'usine ne (fut) que l'organisation, sans cesse mouvante et transformée, d'hommes, de machines et de matériaux : on ne demandait aux constructeurs que de fournir des abris vastes, économiques, clairs si possible, sans points d'appui intérieurs pour les encombrer. Mais les industriels, tout attachés qu'ils étaient à minimiser les investissements non productifs, souhaitaient aussi que leurs usines témoignent de leur puissance et déploient un certain faste". C'est ainsi que l'expansion de l'industrie, précise François Loyer⁽⁷⁾, "lui donne les moyens du mécénat et le désir de la représentation architecturale. Pour la première fois, l'usine ne se sera pas seulement un lieu de production, mais aussi une image - un monument d'architecture, dont la silhouette envahit papiers à lettres et "réclames" publicitaires".

Ce phénomène est d'autant plus intéressant qu'à ce niveau d'ambiguïté s'en ajoute un autre par l'occasion qu'offrent les chantiers industriels à nombre d'architectes d'élaborer, de concrétiser puis d'éprouver au contact de contraintes impérieuses une doctrine rationaliste héritée de Labrousse ou de Viollet-le-Duc et confrontée à de nouveaux programmes, en même temps que cette recherche se fait à travers l'utilisation de modèles historiques fortement connotés et précisément codés.

C'est en ayant à l'esprit cette double ambivalence - entre fonction et représentation, entre rationalité et historicisme - que l'on comprendra le mieux les principaux édifices industriels du site, d'une part les usines Léonide Lacroix

LE SITE DANS LA VILLE

(1888 à 1890 environ) et d'autre part les Brasseries et Malteries alsaciennes (1912 à 1914 ou 1916).

L'usine Léonide Lacroix (vers 1888-1890) : stratégie de récupération et adaptation aux contraintes

La vocation papetière du quartier Saint-Cybard est désormais bien connue et le document p. 60-61 en donne quelques éléments de compréhension. L'extrémité ouest du site qui nous intéresse appartenait donc depuis le début du XIX^{ème} siècle à des papetiers bien connus sur la place d'Angoulême, la complexe dynastie des Lacroix. C'est Antoine (dit Léonide) Lacroix (1832 - vers 1910) qui, ressentant probablement l'inadaptation des locaux, lancera vers 1888-1890 une grande opération de reconstruction afin de pouvoir disposer des vastes ateliers nécessaires à la rationalisation de l'entreprise. Il semblerait que ces ateliers de la place Dunois étaient réservés à l'industrie de transformation du papier, à l'exclusion de sa fabrication, effectuée de l'autre côté de la rue de Bordeaux, dans une papeterie appartenant à une autre branche des Lacroix.

Pour mener à bien cette transformation des locaux de la place Dunois, des travaux de démolition sont entrepris – qui épargnent toutefois à peu près complètement les rez-dechaussée, caves et voûtes diverses de l'ancienne abbaye – avant une reconstruction générale, créant deux vastes ateliers à l'étage, intégrant donc les restes abbatiaux, occupant au maximum les parcelles et remplissant les espaces libres en s'alignant sur l'avenue de Cognac et la place Dunois.

Aucun document d'archive n'est venu jusqu'à présent nous donner un nom d'architecte pour ce travail de reconstruction. Cependant, un certain nombre de similitudes de conception et de détail avec quelques réalisations de l'architecte angeoumois le plus talentueux et le plus en vue d'alors, Édouard Warin (1837-1911), élève du désormais bien connu Paul Abadie, nous autorise à risquer cette hypothèse d'attribution⁽⁸⁾.

Si celle-ci est la bonne, l'intervention de Warin aux usines Lacroix se situerait à un moment de sa carrière où il ne travaille plus pour Abadie, mort depuis 1884, et après un parcours personnel au cours duquel, au contact de programmes que n'avait pas eu à traiter son maître, des écoles par exemple, il peut se départir de l'influence de celui-ci et se forger un langage propre, où quelques éléments du vocabulaire "abadien" persistent, mais repensés par rapport à la logique du programme, aux exigences de la construction. Nombre d'architectes de cette époque ont d'ailleurs su dépasser les ambiguïtés et les hésitations des premiers "rationalistes néo-médiévaux" qu'étaient Abadie ou Viollet-le-duc, et, au contact de programmes riches en exigences fonctionnelles neuves, tels précisément les bâtiments industriels ou scolaires, ont pu développer un langage rationaliste clair, presque didactique, où la structure, les nécessités de la construction sont exprimées avec netteté, soulignées parfois jusqu'à l'emphase.



Usines Lacroix, ateliers du premier étage, détail.

SAINT-CYBARD : LES ARCHITECTURES D'UN LIEU

Cela donne chez Warin de beaux exemples d'architecture "Jules Ferry" pour plusieurs écoles construites à ce moment-là à Angoulême. Cela donne également la belle structure métallique et l'intéressant volume intérieur du marché couvert, oeuvre où la science de l'ingénieur entre pour une grande part, légitimée cependant sur le plan de l'architecture par un vocabulaire à l'historicisme mesuré. La réalisation de l'usine Lacroix suit d'ailleurs de près celle du marché couvert; on retrouve dans les ateliers de l'étage de l'usine les mêmes fermes à la Polonceau, les mêmes lanterneaux, le même lambrissage des sous-faces qu'au marché (le tout faisant il est vrai partie du langage habituel de l'architecture industrielle d'alors) et, toujours dans l'hypothèse de notre attribution, il n'est pas impossible qu'Eugène Pommier, ingénieur limougeaud associé à Warin pour la halle, ait également apporté là sa collaboration.



Usines Lacroix, façade sur la place Dunois, détail.

Le bâtiment

Dans le détail, ces deux ateliers de l'étage, éléments principaux du bâtiment de 1890, s'organisent de la façon suivante : celui situé au sud, côté avenue de Cognac, de forme oblongue et d'une grande irrégularité due aux contraintes du terrain et des descentes de charges sur le rez-de-chaussée, est malgré tout systématisé par son organisation en deux "nefs" parallèles avec toiture à lanterneaux portée par des fermes à la Polonceau qui reposent, entre les deux nefs, sur une rangée de poteaux en fonte. L'atelier situé au nord, de plan massé, répond au problème de la limitation des supports par l'adoption d'un parti spectaculaire : un poteau en fonte, central et unique, sur lequel viennent s'articuler, rayonnantes, cinq fermes à la Polonceau qui soutiennent trois corps de toitures à deux pans chacun, parti qui n'est pas sans rappeler, au moins visuellement si ce n'est dans le fonctionnement de la structure, les voûtes en éventail dont Viollet-le-duc préconise l'adoption pour la couverture de vastes espaces, transposition métallique des modèles gothiques anglais⁽⁹⁾.

En élévation, l'étage est également la partie privilégiée, organisée à partir d'un module d'ouverture répété et juxtaposé de façon différente suivant les façades. Ce module consiste en une baie d'environ 2,10m de largeur pour environ 3m de hauteur (allège comprise) couverte par un arc segmentaire, baie dont les piédroits et l'arc sont formés d'assises et de claveaux de brique et de pierre en alternance de façon égale, trait d'écriture très fréquent chez Warin. La clef de l'arc est légèrement pendante et traitée en bossage. L'allège est en pierre, décorée d'un motif de deux tables juxtaposées. Les baies sont inscrites dans des embrasures en arcade.

La différence de traitement entre les élévations ne concerne pas seulement le niveau des ateliers, mais également les rez-de-chaussée et les entresols et découle des contraintes offertes par les éléments anciens intégrés dans le bâtiment nouveau, ainsi sur la rue de Bordeaux, où le rez-de-chaussée ancien a entraîné la mise en oeuvre d'un niveau d'entresol. Le rez-de-chaussée de la place Dunois est d'un traitement simple, sans liaison particulière avec

SAINT-CYBARD : LES ARCHITECTURES D'UN LIEU

l'étage. La travée centrale de ce rez-de-chaussée est soulignée par un léger décrochement dans lequel s'ouvre la porte. Cette travée est également soulignée par une rangée de modillons portant le bandeau de séparation entre les deux niveaux et par la présence d'un couronnement, édicule à fronton, ailerons et acrotères, qui s'apparente aux nombreux amortissements ornant les façades des bâtiments publics de la même époque. A noter ici la présence en décoration d'un cordon de la Légion d'Honneur dont Léonide Lacroix venait d'être fait chevalier.

La façade sur l'avenue de Cognac connaît un parti autre, probablement plus puissant et plus intéressant. Du fait de la dénivellation, le rez-de-chaussée est d'une hauteur plus réduite, traité avec des refends et articulé par des pilastres prolongeant visuellement ceux du niveau des ateliers. La corniche est également traitée de façon légèrement différente, soutenue par une frise d'arceaux à la connotation médiévale.

Exemple significatif de la production d'une génération bien particulière d'architectes, le bâtiment Lacroix a tout à fait sa place dans l'histoire de l'architecture : l'utilisation adéquate du fer et de la fonte, le mode de couvrement des

baies par des arcs segmentaires diminuant les problèmes de stabilité, l'utilisation d'opposition de matériaux, pierre et brique, plus dans un souci d'affirmation de la structure que dans un souci de rappel historique (il ne s'agit pas de faire ici du "néo brique et pierre XVIIème siècle"), la résolution des problèmes d'éclairage et de réduction maximale des supports, ainsi que la personnalité de son probable auteur, tout situe l'édifice dans le champ de la rationalité. Ce qui n'exclut pas pour autant - ce qui fait aussi la richesse et l'intérêt du bâtiment - les exigences du prestige et de la représentation. En témoignent la présence et l'iconographie de l'amortissement de la façade de la place Dunois; en témoigne également l'écriture finalement assez riche et monumentale des façades des ateliers, littéralement donnés à voir depuis l'extérieur, mais traduisant toutefois une dichotomie probable entre le travail de l'ingénieur et celui de l'architecte.

Mais l'intérêt du bâtiment est aussi ailleurs, notamment dans son mode d'approche des contraintes. Stratégie de la récupération, a-t-il été dit en titre. En effet, il n'était pas innocent de vouloir, pour un bâtiment aux exigences fonctionnelles probablement pressantes, conserver des souvenirs architecturaux plus encombrants qu'utiles (la personnalité de Warin, formé au contact de l'archéologie médiévale et lui-même restaurateur d'églises romanes charentaises, est peut-être pour quelque chose dans ce choix). Il en résulte de passionnants efforts d'adaptation aux contraintes que ce soit dans le détail (voir l'usinage sur mesure des pièces métalliques qui s'appuient sur un mur biais) ou que ce soit dans la conception générale. De là l'effet, toujours irrésistible, que donne la mise en oeuvre d'une trame ordonnée sur une base irrégulière ; de là également d'intéressantes sensations de strates que donne la superposition visible de plusieurs époques assemblées les unes sur les autres, de là enfin d'indéniables effets théâtraux, telle la vision inattendue que l'on a du passage voûté dès que l'on a franchi la porte de la place Dunois.



Usines Lacroix, façade sur l'avenue de Cognac, détail.

SAINT-CYBARD : LES ARCHITECTURES D'UN LIEU

Les Brasseries et Malteries alsaciennes (vers 1912-1916) ou l'industrie en pierre de taille

Les recherches d'archives ont, là encore, donné peu d'éléments pour l'instant concernant la construction par l'architecte Albert Cuvillier et pour l'ingénieur-brasseur E. Maurer des vastes bâtiments étagés à l'est du site, noyau de ce qui était jusqu'en 1966 les brasseries Champigneulle. On peut néanmoins là encore, comme pour la papeterie, rappeler la vocation de brasserie de ce quartier, la brasserie Boeckel, pour ne citer qu'elle, y étant déjà implantée, un peu plus à l'est, depuis au moins le milieu du XIX^{ème} siècle⁽¹⁰⁾. La qualité de l'eau qui surgit en fontaines sur ce versant nord du plateau d'Angoulême, donnée essentielle à un moment où l'on ne savait pas agir artificiellement sur sa composition, déterminante pour la qualité de la bière, est probablement le facteur premier de l'implantation de cette industrie.

Alors qu'en 1890 l'usine Lacroix avait composé avec le site, on fait en 1912 à peu près complètement table rase : le bras nord du cloître de l'ancienne abbaye, l'amorce du bras ouest encore en place, la salle du chapitre et les éventuels restes des chapelles situées entre celle-ci et l'ancienne église sont démolis pour permettre une utilisation rationnelle du terrain. Seuls sont conservés les murs extérieurs nord et ouest du cloître, une partie de l'ancien réfectoire⁽¹¹⁾ et quelques fragments du mur nord de la première abbatiale. La différence avec le parti adopté dix ou quinze ans auparavant à l'ouest du site s'explique aussi par le fait qu'il s'agissait d'élever ici bien plus qu'un seul niveau au-dessus des constructions anciennes et que l'on ne pouvait pas dès lors le faire sans risques⁽¹²⁾.

Une des grandes différences avec les bâtiments construits pour Léonide Lacroix tient à ce que ceux-ci sont des ateliers sinon polyvalents du moins assez indifférenciés. L'industrie de la brasserie et de la malterie nécessite en revanche des locaux tout à fait spécifiques et implique des solutions architecturales limitées en nombre. Disons rapidement que la fabrication de la bière se décompose en

deux types d'opérations (très vraisemblablement assurées toutes les deux sur le site au début du fonctionnement de la brasserie Maurer) qui sont le maltage et le brassage proprement dit. Le maltage consiste premièrement dans la germination de l'orge, préalablement séchée, nettoyée puis trempée. Cette germination se faisait le plus souvent dans des germoirs aérés, bâtiments se présentant fréquemment en grands volumes parallélépipédiques aux ouvertures régulières. A la suite vient l'opération de touraillage, qui consiste à obtenir le malt par arrêt de la germination au degré voulu par séchage plus ou moins intense à l'air chaud, effectué dans les premiers temps dans de grandes tours en forme de pyramides tronquées.

Après le maltage, vient donc le brassage proprement dit pendant laquelle le malt est concassé et mélangé à l'eau à une température déterminée, le mélange étant ensuite versé dans une grande cuve, la cuve-matière, le plus souvent chauffable. Le moût obtenu est ensuite filtré puis mis dans une chaudière à bière, où il est cuit et additionné de houblon. Viennent ensuite des phases de refroidissement et de fermentation alcoolique (à des températures différentes suivant le type de fermentation) sous l'influence de levures. La bière est ensuite placée dans des réservoirs de garde où elle subit une fermentation secondaire.



Brasseries et malteries alsaciennes, façade sur l'avenue de Cognac, état en 1985 ; la grande baie est celle de la salle de brassage.

SAINT-CYBARD : LES ARCHITECTURES D'UN LIEU

Répartition des activités dans les bâtiments d'Angoulême

En fonction de la répartition qui était celle dans le dernier état des choses, au temps des usines Champigneulles⁽¹³⁾, on peut esquisser ce que pouvait être la localisation des différentes fonctions au début de l'activité des brasseries, en suivant l'ordre des différentes étapes de la fabrication.

L'orge arrivant côté avenue de Cognac devait être élevée jusque dans les derniers étages du bâtiment A⁽¹⁴⁾ où elle était stockée. Puis se faisait son trempage et ensuite sa germination, probablement au deuxième étage du bâtiment B qui, par ses ouvertures régulières, pouvait faire un germoir suffisamment aéré. Le touraillage est difficile à localiser, peut-être cependant se faisait-il dans la partie la plus à l'est du bâtiment B (en B'), à proximité des chaudières génératrices de vapeur qui, elles, occupaient le rez-de-chaussée de ce même bâtiment B. Le malt était ensuite concassé au

premier étage du bâtiment A. Le brassage proprement dit s'effectuait au premier et deuxième étage de la partie est de ce même bâtiment, signalé sur l'avenue de Cognac ainsi que sur la façade opposée par deux immenses baies en anse de panier divisée chacune en trois par deux meneaux et qui offraient une large aération à un local soumis à une forte condensation. Trois grosses chaudières à bière chauffées à la vapeur y assuraient le trempage puis, après filtration (filtre situé à l'est de cette même salle), la cuisson et le houblonnage du moût. Peut-être également s'y effectuait aussi le refroidissement (qui rendait les grandes ouvertures anti-condensation indispensables). Les fermentations primaire et secondaire étaient assurées quant à elles dans les caves qu'offraient les différents niveaux sans ouvertures du bâtiment C.

Les années quarante ou cinquante ont sensiblement modifié ces affectations, les brasseries Champigneulles n'effectuant plus le maltage sur place et n'assurant plus à Angoulême que la brasserie. La grande activité de l'entreprise à cette époque a par ailleurs entraîné la construction de plusieurs éléments, notamment un grand bâtiment en béton armé situé le long de l'avenue de Cognac où étaient entreposés des foudres d'où la bière était ensuite envoyée par tuyaux dans la grande salle d'embouteillage et de pasteurisation située approximativement à l'emplacement de l'ancien cloître.

Analyse architecturale

L'architecte Albert Cuvillier⁽¹⁵⁾ a, pour ses bâtiments angoumoisins, tiré parti d'une topographie particulièrement accentuée (à peu près 15 mètres de dénivelé) qui n'entrave pas le fonctionnement de la brasserie, bien au contraire, le processus de fabrication de la bière entraînant de fréquentes montées et descentes des grains ou des fluides qui obligent, sur terrain plat, à des constructions relativement hautes. Les murs porteurs sont en pierre : moellon avec appareil de revêtement à l'extérieur. Des poteaux et des poutres métalliques complètent la structure et portent des planchers en béton armé. L'ensemble de la couverture



Brasseries et Malteries alsaciennes, bureaux et maison de gardien, état en 1985.

SAINT-CYBARD : LES ARCHITECTURES D'UN LIEU

est assuré par un système de terrasses qui implique la présence d'un attique régissant en continu au-dessus d'une corniche.

Le traitement des façades, pour les bâtiments B et C varie suivant les niveaux : simple ordonnancement par travées et ouvertures en anse de panier, articulation par arcatures jouant le rôle d'arc de décharge et reposant sur des pilastres dans l'axe desquels se place, au-dessus du chapiteau, un petit motif saillant carré, sur la pointe, et, entre ce motif et la corniche, un groupe de deux modillons peu saillants réunis par un arceau. Les façades du bâtiment A s'ordonnent quant à elles en travées soulignées par un jeu de bandeaux horizontaux et verticaux encadrant les ouvertures, marquant leurs piédroits, leur appui et la naissance de leur arc, en prolongeant par endroits leurs crossettes. C'est également dans ce bâtiment que se situent, occupant trois travées, les deux grandes ouvertures en anse de panier déjà signalées.

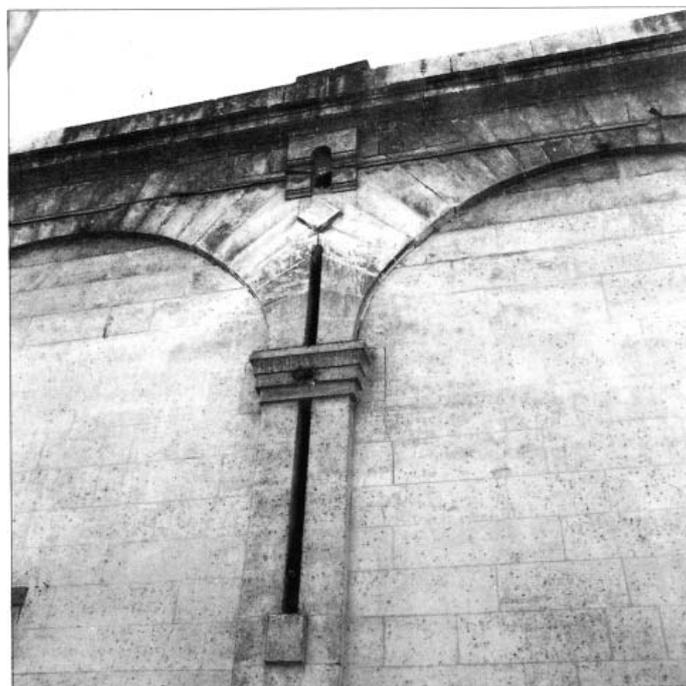
Le traitement des façades des bureaux et de la maison de gardien (situés le long de la rue de Bordeaux) est aussi particulièrement intéressant, se faisant par un jeu de baies variées (dont un groupe de fenêtres thermales donnant sur la rue de Bordeaux) et usant de détails architecturaux en harmonie avec ceux de la brasserie.

D'une façon générale, le jeu architectural et décoratif se fait à partir d'éléments simples et bien placés : moulurations plates ou chanfreinées, fascies, agrafes, consoles, ronds et carrés en légère saillie, modillons également peu saillants, le tout étant d'une grande force

Le poids des types

La personnalité architecturale de Cuvillier nous est encore assez peu connue mais on peut cependant essayer de situer ce beau bâtiment par rapport aux préoccupations architecturales de l'époque. Il est possible de voir dans le vocabulaire choisi quelques références classiques très discrètes (pilastres, attique...) repensées malgré tout par un

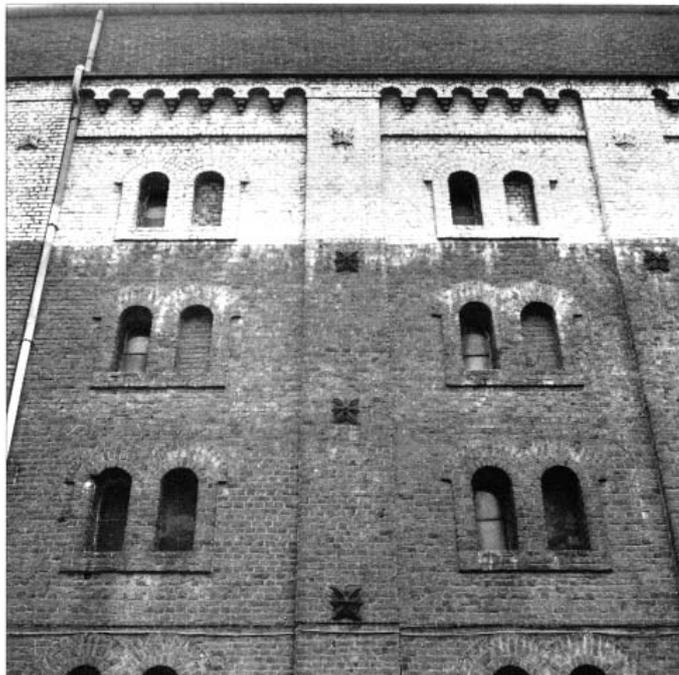
rationalisme lui aussi très discret et non ostentatoire qui se trahit par le type de couverture des baies ou de façon plus générale par le mode d'articulation des façades, en partie suggéré par la structure (arcs de décharge...). Mais l'essentiel est peut-être ailleurs : au-delà de ces considérations de classicisme ou de rationalisme, ce qui importe ici, et ce qui est le plus intéressant, c'est ce que l'on pourrait appeler la force des types. En effet, le nombre considérable de brasseries construites à la fin du XIX^{ème} siècle, principalement dans le nord et l'est de la France, a amené l'élaboration, pour ce genre de programme, de types architecturaux très limités, non seulement pour ce qui touche aux questions directement liées à la fabrication de la



Brasseries et Malteries Alsacienne, bâtiment C (caves), détail avec ouverture d'aération, état en 1985.

(forme des germoirs, des tourailles...), mais également pour ce qui concerne la stylistique employée. Une esthétique des brasseries en est née, en liaison avec d'autres programmes (filatures, etc.), d'autres "châteaux de l'industrie"⁽¹⁶⁾ et surtout en fonction d'un matériau : la brique, dont la mise en oeuvre a entraîné un vocabulaire formel

LES ARCHITECTURES D'UN LIEU



Lille, germoirs d'une ancienne brasserie, rue Kuhlman, détail de la façade.

bien précis. Des bâtiments qui, s'ils délirent quelquefois du côté du moyen âge, avec force créneaux et mâchicoulis, n'en oublient que rarement les leçons du rationalisme néo-médiéval de Viollet-le-Duc sur le juste et bon emploi du matériau.

Le principal intérêt de la brasserie d'Angoulême réside dans ce paradoxe qui la rend probablement unique en son genre, à savoir la transposition complètement réussie de types nés de la brique, tant dans les formes générales que dans le détail architectural, vers le matériau local charentais : la pierre de taille; transposition réussie en ce sens qu'elle ne donne pas l'impression d'un formalisme, d'une inadéquation entre la forme et le matériau.

Et ce paradoxe rejoint là l'ambiguïté utilitarisme/apparat qui travaille toute l'architecture industrielle du tournant du siècle : le brasseur Maurer n'a pas eu recours aux beffrois et aux crénelages pour affirmer la puissance de son entreprise, dominant le faubourg Saint-Cybard, mais, plus

discrètement et plus efficacement sans doute, l'utilisation d'un matériau noble à la mise en œuvre belle et soignée a-t-elle joué ce rôle d'affirmation, magnifié encore par l'impressionnant jeu volumétrique qu'accordait généreusement une topographie à la dénivellation complice.



Une idée reçue est qu'avec le XIX^{ème} siècle l'architecture commencerait à devenir de plus en plus internationale, à tout le moins délocalisée. Or, rien n'est moins sûr : des courants et des styles inter-régionaux ou internationaux existent bien avant cette époque, et inversement, nombreuses sont les architectures des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles soucieuses des données locales. Le site de Saint-Cybard est un témoin particulièrement significatif de ces allers et retours entre le local et l'universel, mais aussi entre l'attention portée aux données concrètes et la célébration d'une entité supérieure – culte divin ou culte de la machine, mysticisme ou positivisme – qui se doit de dépasser toutes les contingences. Situé aux premières loges des vicissitudes de l'histoire, lieu d'une abbaye de fondation ancienne puis reconverti par phases successives en un pôle industriel qui y trouve une expression forte avant d'être lui aussi peu à peu touché par l'obsolescence, le lieu choisi par l'ermite charentais aura vu chaque siècle laisser, depuis le haut moyen âge, une trace sensible, déposer en quelque sorte une strate venant recouvrir de façon plus ou moins brutale la précédente. Ce n'est pas le moindre paradoxe de ce site qu'il ait su former un tout à partir de ces traces et qu'il ait su finalement, les allers et retours évoqués plus haut le prouvent assez, marier les contraires. Et dans ce *creuset* – la métaphore convient aussi bien au monde spirituel qu'au domaine industriel – se sera opérée au cours des siècles, sur plusieurs modes et toujours de la façon la plus convaincante, une singulière alchimie.

Claude LAROCHE
avec la collaboration, pour la partie médiévale, de
Brigitte BOISSAVIT-CAMUS
et Patrick ERNAUX

NOTES

1. Ce texte reprend une partie de l'étude historique et architecturale du site du Centre National de la Bande Dessinée et de l'Image que nous avons réalisée en 1985 en préalable au concours d'architecture et aux campagnes de fouilles. Les recherches d'archives ont été alors réalisées en collaboration avec Bertrand Chameau, chercheur au service régional d'Inventaire d'Aquitaine, avec l'aide de Mmes Colette Constantin (Archives communales d'Angoulême), Francine Ducluzeau (Archives départementales de la Charente), Anne Duvignau (Archives communales de Bordeaux), Jeanne Bernard (Monuments historiques Poitou-Charentes), Geneviève Renaud (Inventaire général Poitou-Charentes), Isabelle Balsamo (Inventaire général Champagne-Ardenne) et MM. Joël Perrin (Inventaire général) et Denis Peaucelle (Musée d'Angoulême.). Nous les remercions tous bien vivement, ainsi que Mme Marie-Thérèse Camus, Mme Mazouin, M. Maiferon et que la SEMA VA qui nous a confié cette étude à l'initiative de Monique Bussac, conservateur des Musées d'Angoulême et du service culturel de la ville d'Angoulême, alors dirigé par David Caméo et Claudine Gilardi.

2. J. George, Topographie historique d'Angoulême, Angoulême, 1898, p.10.

3. Cette destruction montre d'ailleurs que les reconstructions ne furent pas toujours systématiques : il semble bien en effet que cette fraction de la galerie du cloître, en avant de la salle capitulaire, n'ait pas été reconstruite, donnant un aspect sans doute sensiblement identique à ce que l'on voit sur les clichés pris par M. Triou à la fin du siècle dernier et en 1912.

4, Archives départementales de la Charente, H161.

5. Il faut cependant être prudent en ce qui concerne cette façade, qui semble homogène mais qui a pu recevoir quelques modifications de détail après sa construction : bien que l'analyse sur place n'en montre pas de traces manifestes, les baies du niveau terrasse ont pu être modifiées au XVIIIème siècle, avec notamment la mise en place d'arcs segmentaires qui paraissent assez peu XVIIème siècle.

6. F. Chaslin, article "Industrielle (architecture)"; in Encyclopaedia universalis, édition 1984.

7. F. Loyer, Le siècle de l'industrie, Paris-Genève, Skira, 1983, p.179. Voir également de F. Loyer, "Les charmes de l'industrie", in Architectures de bande dessinée, n° hors-série de (A suivre), Paris, Casterman, 1985.

8. Sur Édouard Warin, voir Entre archéologie et modernité, Paul Abadie architecte, 1812-1884, catalogue d'exposition, Angoulême, Musée municipal, 1984 et Paul Abadie, architecte, 1812-1884, catalogue d'exposition, Paris, Réunion des Musées nationaux, 1988, les deux catalogues sous la direction de Claude Laroche. Édouard Warin est en effet un des principaux

collaborateurs de Paul Abadie, collaboration qui commence avec l'Hôtel de ville d'Angoulême (1854-1869), chantier pour lequel Warin est à partir de 1859 inspecteur des travaux. Il occupera un poste similaire pour la plupart des chantiers abadiens à Angoulême et dans sa région, titulaire, de plus, à partir de 1864, du poste officiel d'inspecteur des travaux diocésains. Architecte de la ville de 1868 jusque vers 1890, il construit à Angoulême plusieurs écoles et, à partir de 1886, le marché couvert de la place des Halles. Architecte du département de la Charente à partir de 1869, il y réalise quelques édifices publics. En outre, certains immeubles d'habitation d'Angoulême doivent pouvoir lui être attribués.

9. E. Viollet-le-Duc, Entretiens sur l'architecture, t. II, Paris, Morel, 1872, pp. 134 et suiv. pl. XXVI.

10, Arch. com. Angoulême; Arch. dép. Charente, matrices cadastrales.

11. L'ancien réfectoire avait été remanié au début du XIXème siècle et présente sur la rue de Bordeaux une étonnante façade à quatre travées (il y en avait six avant la construction de la brasserie). Ce même début du XIXème siècle avait vu le site évoluer (voir plan-masse, après 1914-1916, fig. p.24) et avait vu se construire quelques petits morceaux d'architecture dont nous ne parlons pas ici, mais qui ne sont pas dénués d'intérêt.

12. Les travaux mirent à jour une quantité importante de matériel médiéval de qualité, voir Bull. et Mém. de la Soc. archéol. et hist. de la Charente pour l'année 1912.

13. Renseignements fournis par M. Mauferon, ancien employé et Mme Mazouin, épouse de l'ancien directeur des Brasseries Champigneulles.

14. Les lettres renvoient au plan-masse, après 1914-1916, figure p.24

15. Albert Cuvillier, architecte rémois (né à Reims le 21 novembre 1860 et mort, probablement dans cette même ville, en 1929) est élève de Thiérot, architecte également rémois. La plus grande partie des constructions dues à Cuvillier relèvent du domaine de l'architecture industrielle ou commerciale, tels les Établissements des Docks de l'Aube à Troyes ou la Brasserie du XXe siècle, à Reims (Dictionnaire biographique et historique illustré, Marne, s.l.n.d. documentation du Service régional d'Inventaire Champagne -Ardenne).

16. Voir L. Grenier et H. Wieser-Benedetti, Les châteaux de l'industrie, Paris-Bruxelles, Archives d'Architecture moderne, 1979. Voir également L. M. Gobel, "L'architecture industrielle genèse et modèles", in Monuments historiques, n°121, juin-juillet 1982, "Les Flandres".

ET VINT LE CNBDI...

Les industries implantées sur le site cessèrent leur activité à quelques années d'intervalle: la société Champigneulle en 1966, les Papeteries Le Nil Lacroix-Charbonnaud en 1975. Laissés en friche pendant une très courte période, les bâtiments furent rachetés en 1979 par la Ville d'Angoulême, qui souhaitait mettre en oeuvre une politique de rénovation et de redynamisation du quartier. Trois équipes d'architectes vont travailler sur ces bâtiments, chacune avec son style et sa conception de la réhabilitation industrielle. Tout d'abord, en 1980, une partie des bâtiments de la papeterie du "Nil", au bord de la Charente, est transformée en maison des associations par l'équipe d'Abdelkrim DRISS, puis le bâtiment-pont sur la Charente, faisant également partie du "Nil", devient Ecole d'Art et Atelier-Musée du papier en 1983-1988, transformé par l'équipe Cuno BRULLMAN - Arnaud FOUGERAS LAVERGNOLLE - REICHEN et ROBERT, enfin le site de l'abbaye proprement dit, occupé par les usines Champigneulle et Lacroix-Charbonnaud va devenir dans la cadre des "Grands Travaux Présidentiels", Centre National de la Bande Dessinée et de l'Image, redessiné par Roland CASTRO et Jean REMOND.

Pourquoi Angoulême est-elle devenue capitale française de la bande dessinée ?

Parce qu'en 1974, une équipe de passionnés crée le 1er salon de la bande dessinée, qui deviendra rapidement Salon international. Le Musée des Beaux-arts abrite les premières années la totalité du salon, puis une partie, car celui-ci gagne rapidement presque toute la ville.... Dès le début de cette manifestation, les dessinateurs présents au Musée prennent l'habitude de faire don de dessins originaux. En 1977, 200 originaux ont été ainsi récoltés. Le Musée décide d'élargir et de dynamiser cette collection, avec l'aide de l'état car, dès 1977, la Direction des Musées de France accorde ses premières subventions pour l'achat de planches.

En 1982, Jack Lang, Ministre de la Culture, lors d'une visite au salon d'Angoulême, découvre cette collection et évoque la création d'un futur grand musée de la bande dessinée à Angoulême. En attendant, le Musée des Beaux-Arts ouvre en 1983 la galerie Saint-Ogan, qui présente la collection dans une muséographie résolument contemporaine réalisée par le groupe de plasticiens Art Edbus. En 1984, la décision est prise : on va construire, dans le cadre des grands travaux présidentiels, un Centre National de la Bande Dessinée et de l'Image à Angoulême, musée mais aussi médiathèque et centre d'imagerie numérique.

Jack LANG, Ministre de la Culture, de la Communication et des Grands Travaux, déclare à cette occasion :

"Il nous aura fallu un siècle pour mesurer à quel point la bande dessinée fait partie de notre culture et combien notre imaginaire individuel comme notre mémoire collective sont riches en références au 9ème art. Il nous appartenait de rassembler, de conserver et de transmettre ce remarquable patrimoine littéraire et graphique."

La Ville propose, sur le site de Saint-Cybard résolument tourné vers la culture et la communication, les bâtiments des Brasseries Champigneulle. Le concours d'architectes a lieu en 1985 : l'équipe Roland CASTRO Jean REMOND l'emporte. Elle prévoit une réhabilitation créatrice du lieu.

ET VINT LE CNBDI...

En 1986 débutent les travaux de construction et d'aménagement; en 1989 ouvre le département imagerie numérique, en 1990 la médiathèque, enfin en 1991 le

Le site de Saint-Cybard occupe maintenant dans la ville une position stratégique dans son développement culturel et artistique, une centaine d'étudiants, d'enseignants, de professionnels de la culture y travaillent quotidiennement; la beauté et la magie des architectures y amènent promeneurs et touristes. Il ne reste plus à l'heure actuelle que les anciens établissements Lacroix-Charbonnaud encore en friche qui cherchent leur voie... mais l'imaginaire rejoint le légendaire à travers les siècles et le site a retrouvé une vocation dynamique et novatrice.

Monique BUSSAC

Documents

LES PREMIERES OCCUPATIONS NÉOLITHIQUE ET PROTOHISTORIQUE

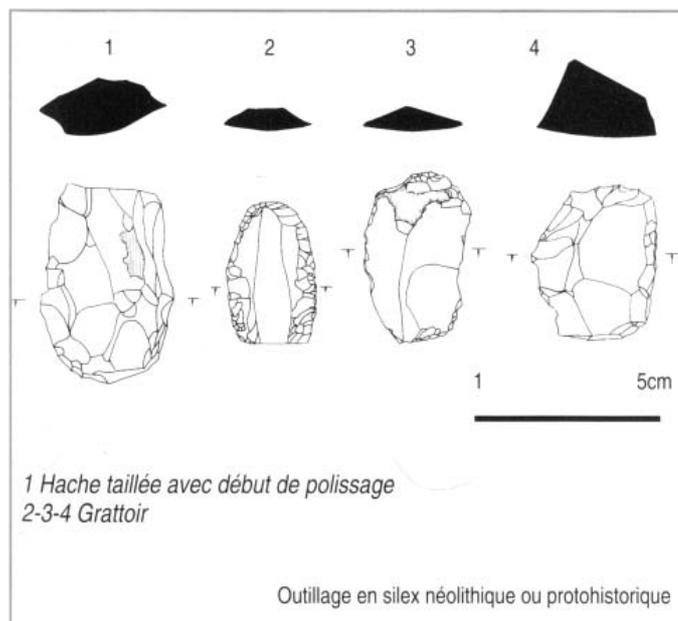
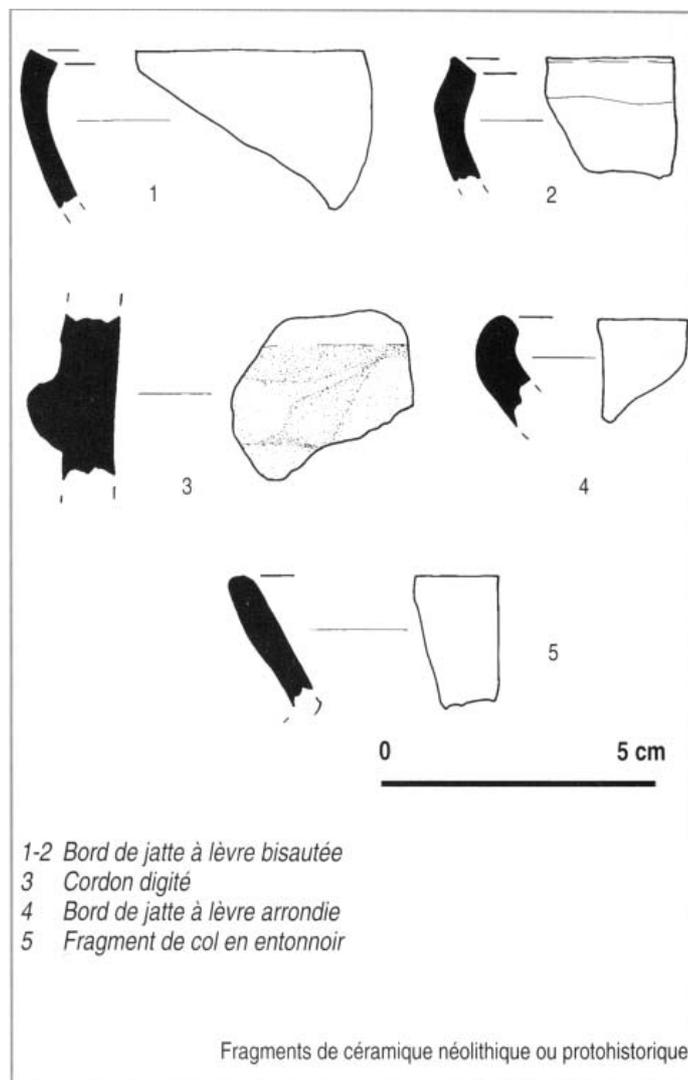
Les fouilles de l'abbaye de Saint-Cybard ont fourni un petit lot de tessons et objets lithiques en position secondaire.

L'outillage en silex comporte quelques outils de bonne facture (grattoirs, hache taillée ayant subi un début de polissage), accompagnés d'un nucleus et d'éclats retouchés ou non. Ces pièces peu caractéristiques peuvent dater tant du néolithique que du début de l'âge du bronze.

La céramique est représentée par des tessons de petite taille, très érodés en général, peu typiques. On note cependant un tesson à cordon digité et quelques débris de bords de jattes à lèvres en biseau, ainsi qu'un tesson de col en entonnoir. Ces fragments datent de la fin de l'âge du bronze ou du début du premier âge du fer (VIII^{ème}-VII^{ème} siècles avant notre ère).

Cet ensemble modeste est un témoignage des occupations du plateau d'Angoulême antérieures à l'érection de la ville gallo-romaine, qui vient conforter l'enseignement des fouilles du rempart de Beaulieu et de l'îlot Chabrefy.

José GOMEZ de SOTO, CNRS (UPR 0403)



LA CERAMIQUE ANTIQUE

Il est difficile d'aborder le mobilier antique découvert pour plusieurs motifs :

- il s'agit d'un mobilier essentiellement résiduel,
- l'ensemble est très fragmentaire,
- nous sommes face à un lot de céramique "commune".

Dans notre région, l'étude des céramiques communes gallo-romaines ne remonte qu'à une vingtaine d'années et ce sont les productions des I^{er} et II^{ème} siècles qui ont surtout été caractérisées. De plus, les céramiques communes d'Angoumois n'ont pas encore fait l'objet d'une étude d'ensemble.

Beaucoup d'éléments semblent de datation tardive : c'est par exemple le cas des cruches en cuisson réductrice. Les études céramologiques portant sur le bas empire (où ce mode de cuisson prédomine) et l'antiquité tardive sont aussi rares que les fouilles de sites de cette période.

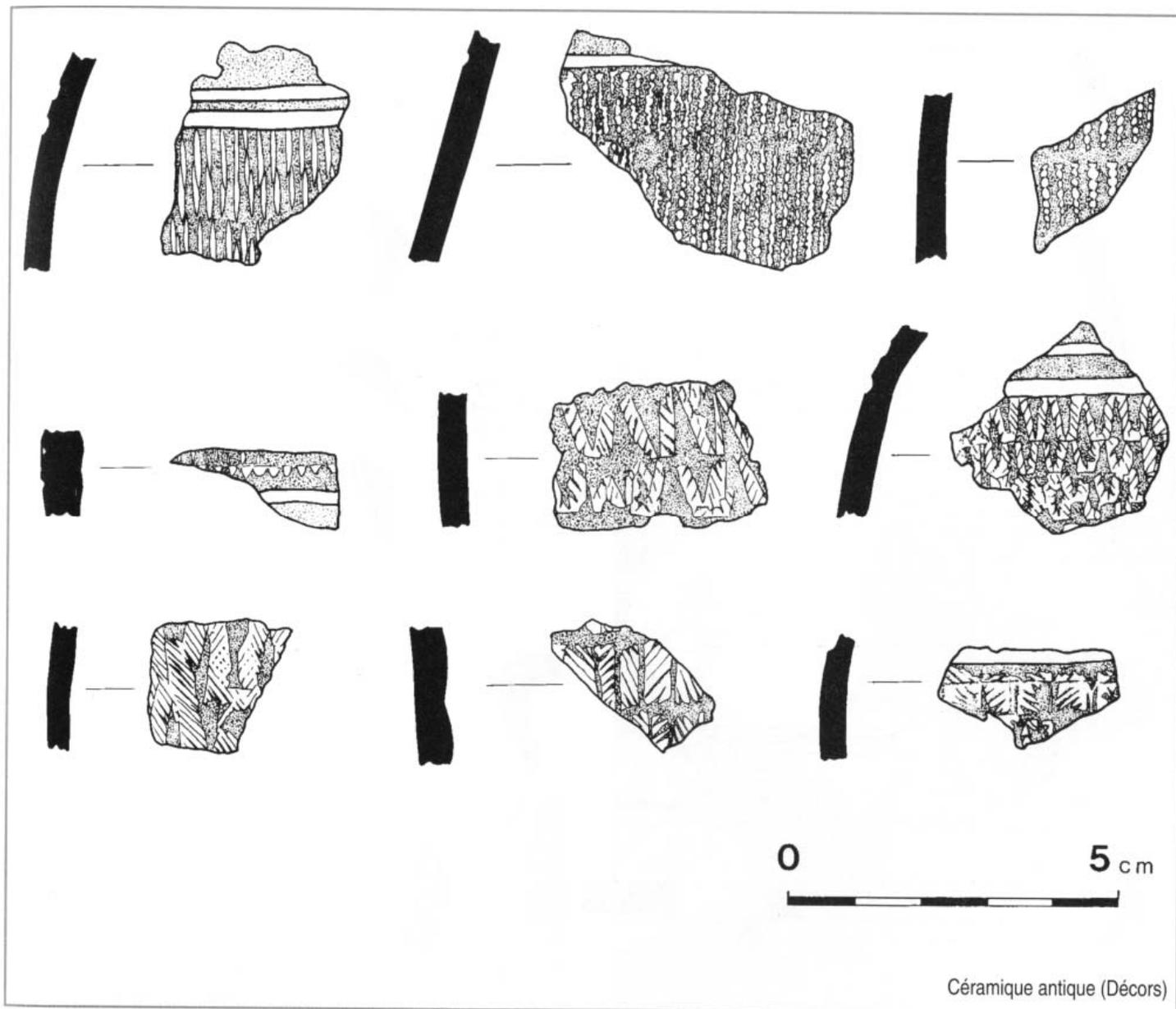
Le lot appelle malgré tout quelques observations.

A côté de formes largement répandues - couvercle à crochet, vase à lèvre épaisse légèrement rabattue vers l'extérieur, coupes à lèvre en "feuille de gui" -, produites dès le second âge du fer, mais encore présentes dans des contextes tardifs, on peut noter plusieurs formes à lèvre rentrante, type bien représenté en Poitou et, pour le haut empire, sur la fouille angoumoisine de "l'îlot Chabrefy". On a sans doute là des productions d'Angoumois.

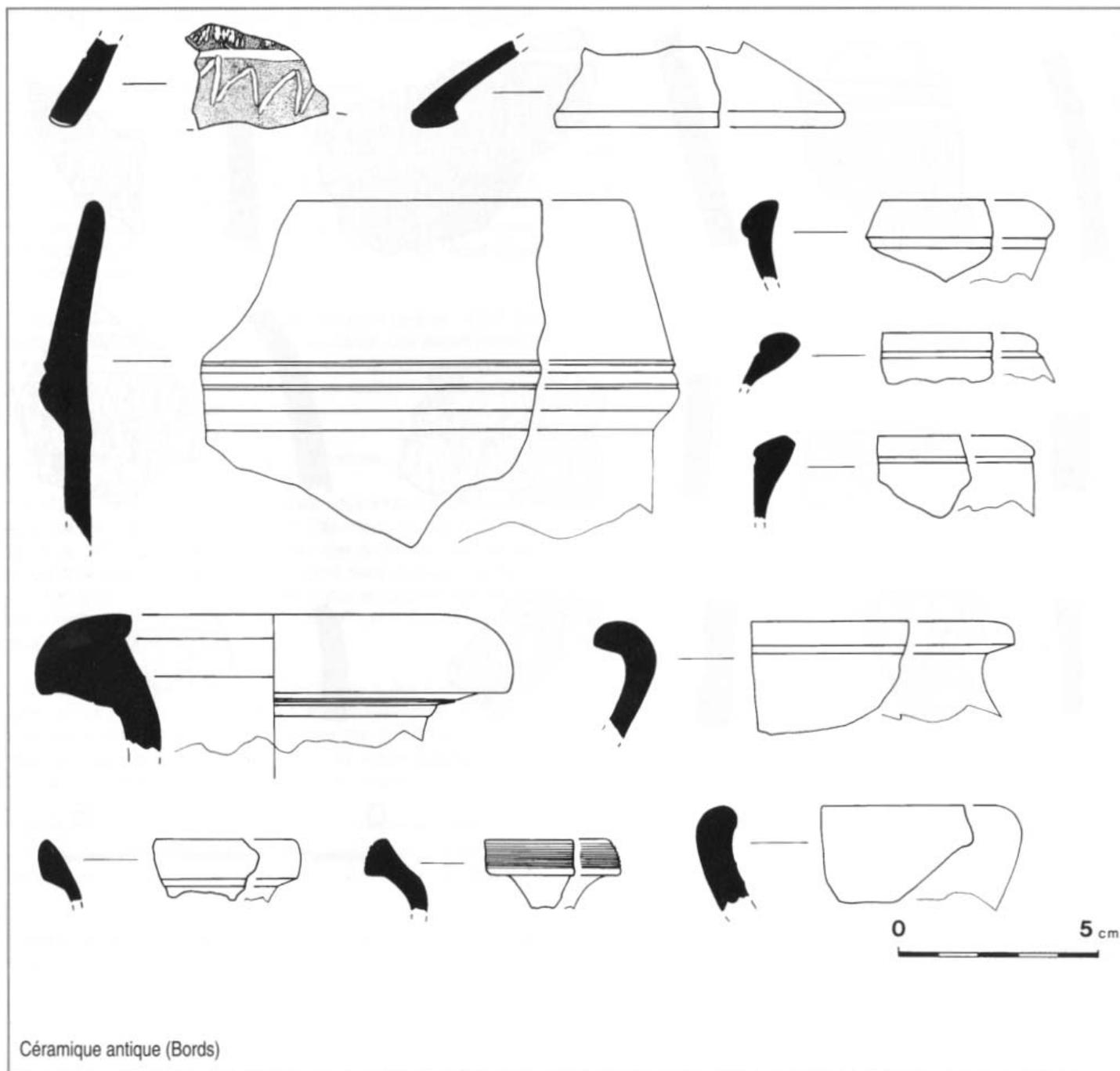
Quelques tessons décorés, non rattachables à des formes particulières, ont été également découverts : à décor mixte (molette et lissage), guilloché, ou estampé à la molette. A part les décors à chevrons qui disparaissent dans le courant du I^{er} siècle, les autres apparaissent au I^{er} siècle et perdurent au moins jusqu'au bas empire.

L'abbaye de Saint-Cybard apporte une contribution modeste à la connaissance des céramiques antiques d'Angoumois. La rareté des fouilles réalisées à Angoulême méritait cependant que l'on s'y attache.

Jean-François BUISSON

LA CERAMIQUE ANTIQUE

LA CERAMIQUE ANTIQUE



SAINT CYBARD

Fils de Félix Auréolus et de Principia, il naît sous le nom d'Eparchius en 493 en Périgord, peut-être dans le domaine familial de Trémolat, puis il va à Périgueux où il devient clerc.

En 537, il vient à Angoulême et s'installe comme reclus hors l'enceinte, au-dessus de la Charente et non loin de la porte de Saintes, dans une cellule qu'il a lui-même aménagée, sans doute la grotte vénérée depuis le XVII^{ème} siècle au moins.

Il attire quelques disciples qui se rassemblent dans un monastère dont il devient l'abbé.

Il se fait remarquer par sa sainteté, sauve un homme condamné à être pendu par ordre du comte d'Angoulême.

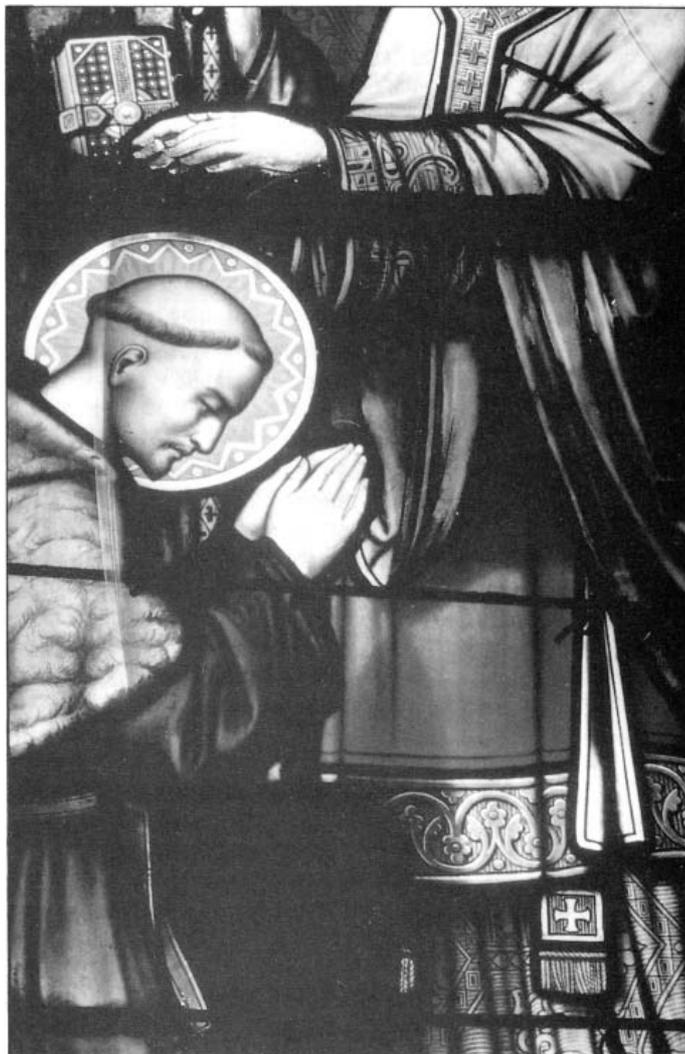
Le 31 mars 558, il rachète 175 captifs devenus esclaves. Il meurt en 581.

Sa légende se développe surtout aux IX^{ème} et X^{ème} siècles et il devient l'objet d'un culte important. C'est aussi au X^{ème} siècle, que l'abbaye retrouve, semble-t-il, un nouvel élan. Eparchius dont le nom évoluera sous la forme d'Ibard puis Cybard est le patron de l'église d'Angoulême et plusieurs édifices lui sont dédiés dans le diocèse d'Angoulême et les diocèses voisins.

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS



Grotte de saint Cybard.



Détail d'un vitrail du XIX^{ème} siècle représentant saint Cybard. MBA

BATIR A SAINT-CYBARD

LES MURS

La seule distinction possible entre les différentes phases de construction réside en dehors des liaisons stratigraphiques dans l'observation des mortiers : aux premiers bâtiments correspondent les murs dont les pierres sont liées par un mortier sableux de tuileau rouge-orangé, la phase intermédiaire utilise le même type de mortier ou bien des fondations pourvues d'un liant terro-argileux; enfin, les dernières phases se distinguent nettement par l'emploi d'un mortier de chaux blanchâtre ou beige.

Le mode de construction est identique pour toutes les phases. Il se caractérise tout d'abord par l'absence de fondation réellement distincte de l'élévation. En effet, les murs sont montés depuis le fond de la terrasse ou du niveau de circulation préexistant, avec parfois une petite tranchée de fondation. Dans ce cas, un des parements est directement apposé contre le bord de la tranchée. La fondation se distingue parfois par l'utilisation d'éléments plus hétérogènes et plus importants : gros galets et grosses pierres simplement équarries. Pour les murs de la première phase, les pierres de fondation sont tantôt liées au mortier tantôt simplement avec de la terre.

L'élévation des murs est aussi très hétérogène tant par les matériaux employés que par la disposition des pierres : assises horizontales et obliques se retrouvent sur un même mur sans aucune régularité. Ainsi, la présence systématique et complète d'une arase de pierres disposées en arêtes de poisson, éventuellement indicative d'un niveau de construction, n'a pas été décelée.

L'appareillage est lui aussi très divers : moellons de différents modules et plus ou moins bien taillés voire simplement équarris. L'ensemble tend néanmoins à donner l'impression d'un petit appareillage. Par endroits, cependant, apparaissent des éléments allongés. Leur utilisation est plus fréquente dans les chaînages d'angle et près des ouvertures. Certains, d'une longueur comprise entre 0,48m et 0,64m sur 0,15m de hauteur, ne sont pas sans rappeler ceux employés dans les parties hautes du baptistère Saint-Jean de Poitiers, même si le soin apporté à cet édifice est sans commune mesure. Enfin, on note parfois, la présence de grosses pierres d'angle.

Le montage du mur est caractéristique de ce que l'on connaît actuellement pour la période dans la région : superposition de rangs de pierres liées au mortier ou à la terre et disposées dans toute la largeur du mur. Les pierres taillées sont mises de préférence en parement et celles juste dégrossies en blocage. Entre deux assises, à peu près planes, on trouve un lit de mortier plus ou moins épais qui provient du gâchage de l'assise inférieure.

Une fois le mur monté ou en cours de montage, le ou les parements sont enduits avec là aussi beaucoup de différence : parfois les joints

sont très couvrants donnant l'impression d'un enduit surajouté, parfois les pierres sont à peine jointoyées. D'autres fois, on a réellement ajouté un enduit soit lors de la construction, soit plus tardivement. Les mortiers des joints et des enduits sont les mêmes que ceux utilisés pour le montage du mur.

LES COUVERTURES

Il n'existe pas d'indices nets sur la façon dont étaient couverts ces bâtiments. Néanmoins, il est probable que ces espaces étaient charpentés et couverts d'une toiture en tuiles. De nombreuses tuiles retrouvées sur le site montrent la présence de tuiles à rebords de tradition antique. Jusqu'à la phase intermédiaire, elles sont de bonne qualité, pâte relativement bien pétrie de couleur brun rouge. Les tuiles à rebord et courbes des Xème et XIème siècles sont d'une qualité inégale souvent médiocre : pâte très feuilletée, grosses inclusions, cuisson médiocre donnant des couleurs variables sur un même élément : orangé clair, blanchâtre, jaunâtre mais aussi brun rouge et grise. Néanmoins des tuiles à rebord, rose orangé, de 0,41 x 0,30m, attestent la persistance d'une production de qualité.

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS

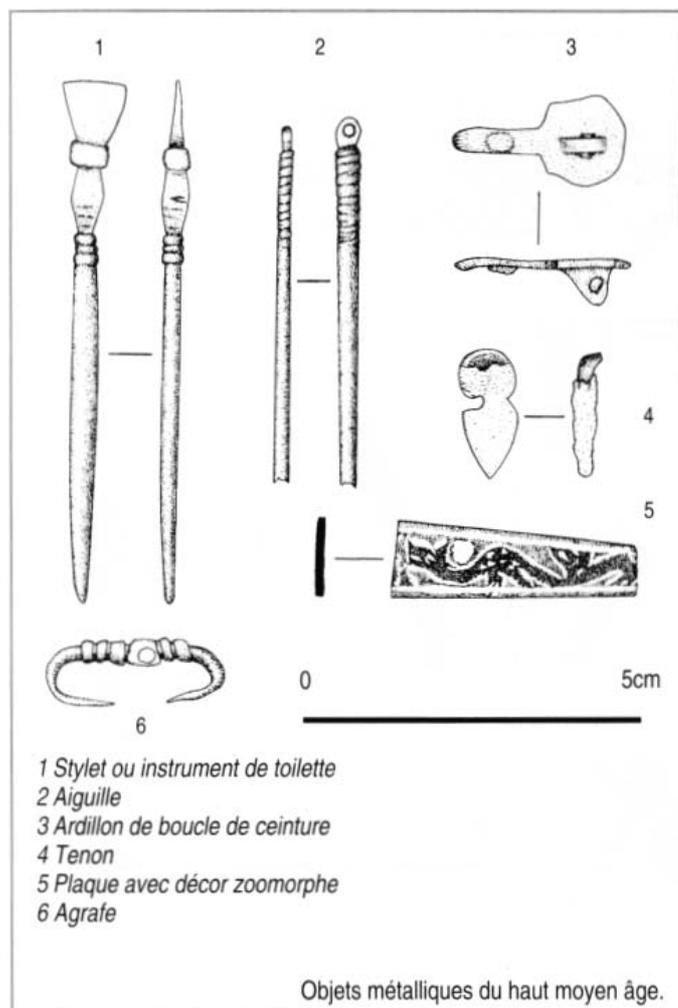


Mur de la 1ère phase mérovingienne, zone III.

LA VIE QUOTIDIENNE AU HAUT MOYEN AGE

La vie quotidienne est représentée par quelques objets domestiques en bronze et en terre cuite et des restes alimentaires relativement nombreux : ossements d'animaux et coquillages marins, non encore étudiés. Quoique rare et fragmenté, ce mobilier révèle pour le haut moyen âge un niveau de vie relativement aisé.

Les objets en bronze s'apparentent à des éléments de costume : agrafe à double crochet, tenon et ardillon de ceinture, et à de petits instruments : aiguille et stylet ou instrument de toilette ; à noter également une petite plaque trapézoïdale jadis rattachée par un rivet aujourd'hui disparu et décorée sur l'une de ses faces d'un motif animalier figurant deux quadrupèdes en frise.



L'étude même incomplète de la céramique montre la présence de productions communes de bonne qualité probablement d'origine locale et de productions plus luxueuses, peut-être importées de régions voisines comme la Saintonge ou le Bordelais. On remarquera, mais peut-être n'est-ce dû qu'aux hasards de la fouille, l'absence de céramique dite "dérivée sigillée paléochrétienne du groupe atlantique" (DSPA) parmi les éléments mérovingiens de la fin du VI^{ème} siècle ou du début du VII^{ème} siècle. Ceci semblerait confirmer, pour cette région au moins, que la fin de l'utilisation et de la circulation de ces céramiques aurait eu lieu vers le milieu ou le troisième quart du VI^{ème} siècle.

Il en est tout autrement des productions à décor stylisé, bien connues désormais en Saintonge pour le VI^{ème} siècle et que l'on rencontre à Saint-Cybard jusqu'à la fin du VII^{ème} siècle. La pâte, ici grise et rose, est décorée (*planche page 48*) principalement par estampage, parfois à la molette ou avec des guillochis, puis elle est couverte d'un engobe noir, mat ou brillant, appliqué par trempage. Si ces céramiques (1, 4, 6, 7) ressemblent aux céramiques DSPA par la qualité de l'engobe et par le vocabulaire ornemental associant guillochis, palmes et rouelles, elles s'en différencient par la présence d'oves renversées, de frises de petits carrés appliqués à l'aide d'une molette, par le traitement géométrique des motifs, par la pâte plus siliceuse et plus dure, enfin par les formes : vases et coupelles biconiques remplacent plats et bols hémisphériques.

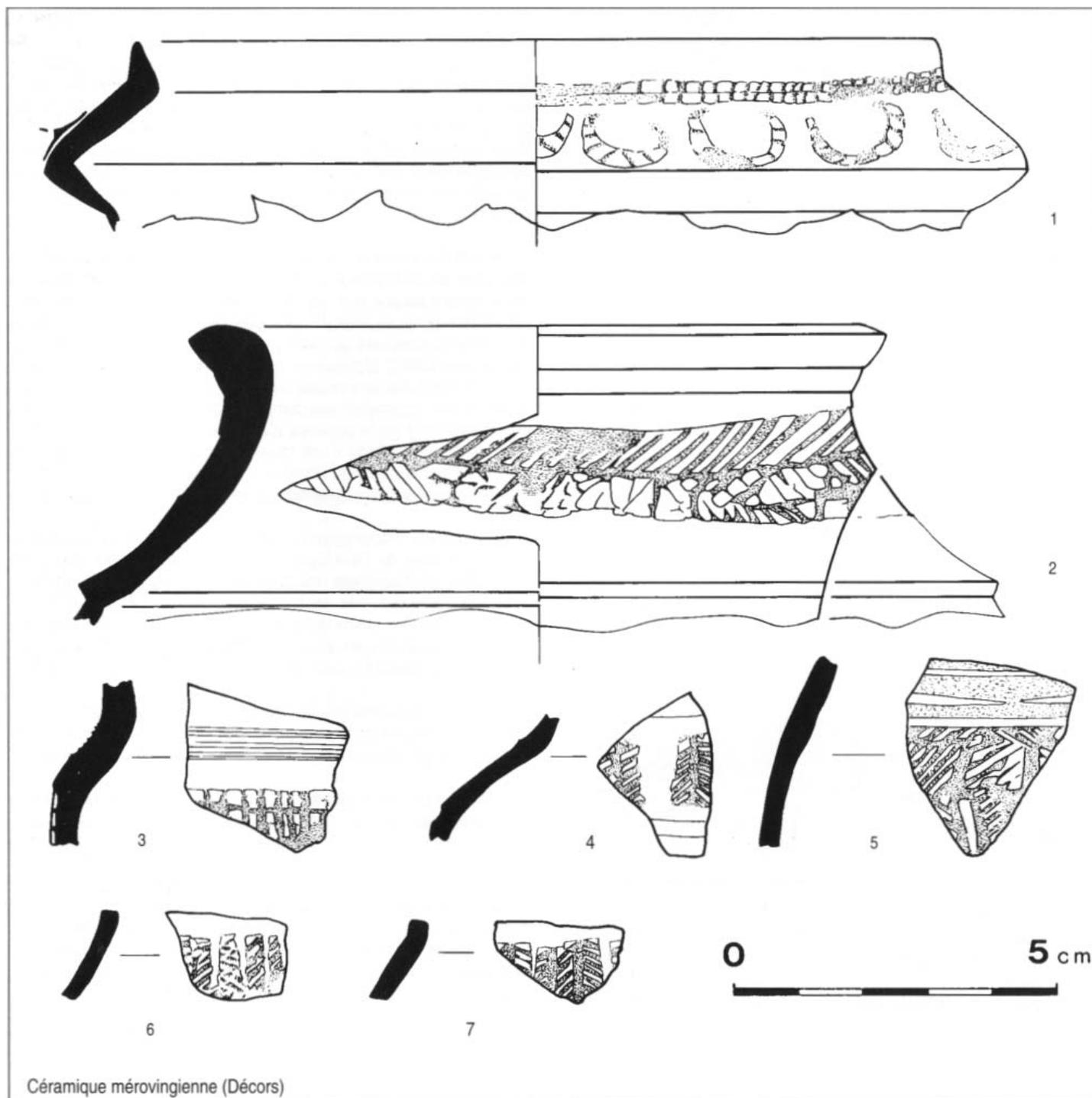
Les poteries mérovingiennes des VI^{ème} - VII^{ème} siècles découvertes à l'abbaye de Saint-Cybard sont toutes tournées et majoritairement cuites en atmosphère réductrice (à four fermé) ou bien présentent une pâte claire enfumée en fin de cuisson. Les pâtes sont sableuses avec des grains de quartz saillants et des surfaces lissées à l'eau ou à l'argile délayée en fin de tournage. Les formes indiquent des vases et des coupelles, biconiques ou à carène adoucie, de petites dimensions.

Les bords (*planche page 49*) sont évasés, parfois jusqu'à angle droit mais présentent des terminaisons arrondies ou effilées. Certains portent une petite gorge interne sans doute destinée à supporter un couvercle.

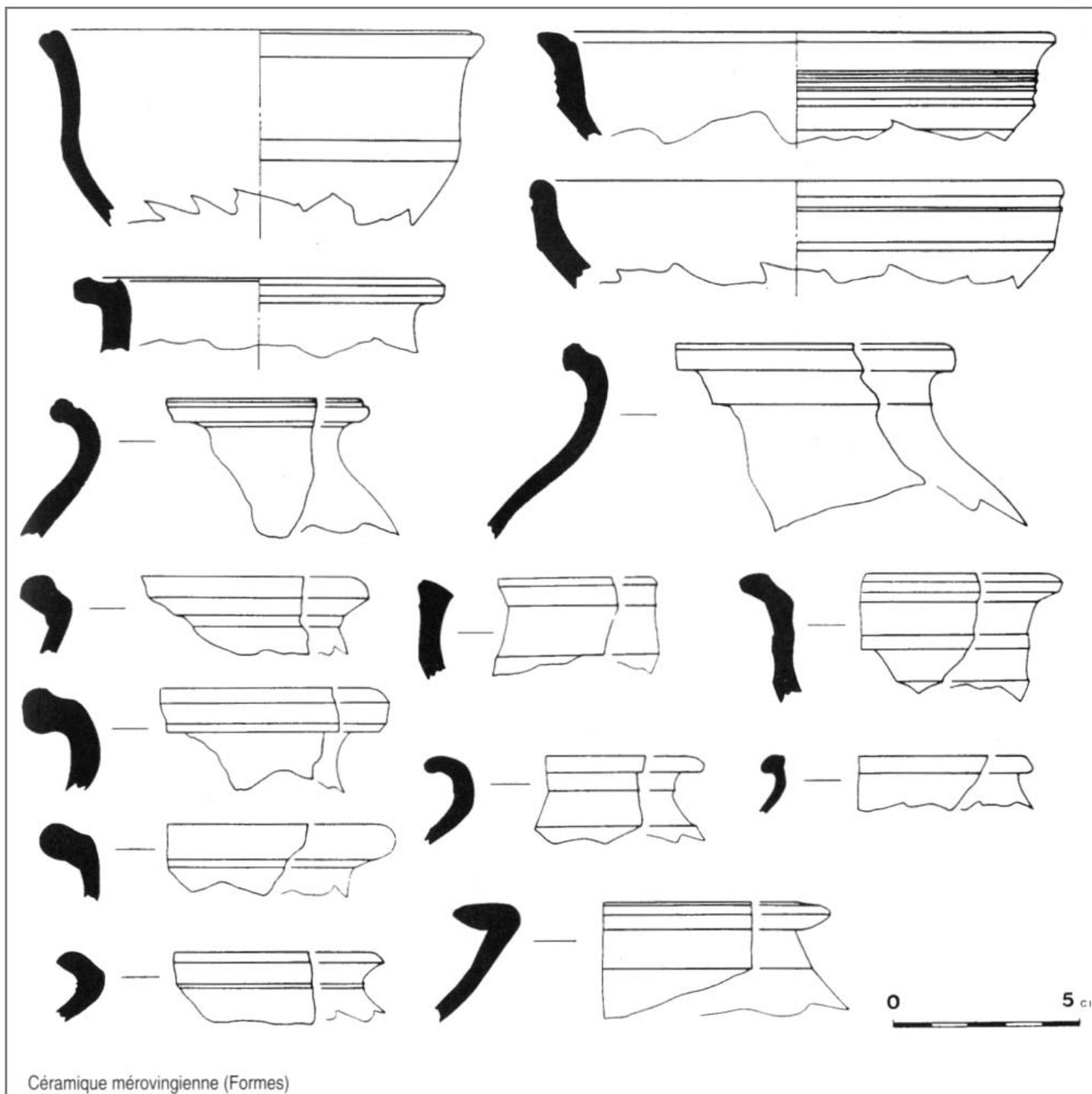
La céramique carolingienne, de plus grandes dimensions, est plus diversifiée et de meilleure qualité que ce que l'on rencontre habituellement. On retrouve certes les grands vases à cuire, à épaule haute, mais également les éléments d'une production datable (4, 7, 10) des VIII^{ème} - X^{ème} siècles, qui se caractérise par une pâte très fine, parsemée de nombreux nodules de quartz et de chamotte (éclat de terre cuite) et d'une couleur rose à rose orangé qui indique une cuisson oxydante. La pâte est fragile et ses surfaces ont tendance à s'altérer comme après un long séjour dans l'eau. Deux coupes de cette production ont été retrouvées, dont l'une portait un petit déversoir, simple inflexion de la lèvre.

Dans l'ensemble, parmi les poteries carolingiennes et de la première moitié du XI^{ème} siècle, on notera l'importance des bords à angle droit, dont certaines lèvres, annonciatrices des bords médiévaux à bandeau,

LA VIE QUOTIDIENNE AU HAUT MOYEN AGE



LA VIE QUOTIDIENNE AU HAUT MOYEN AGE

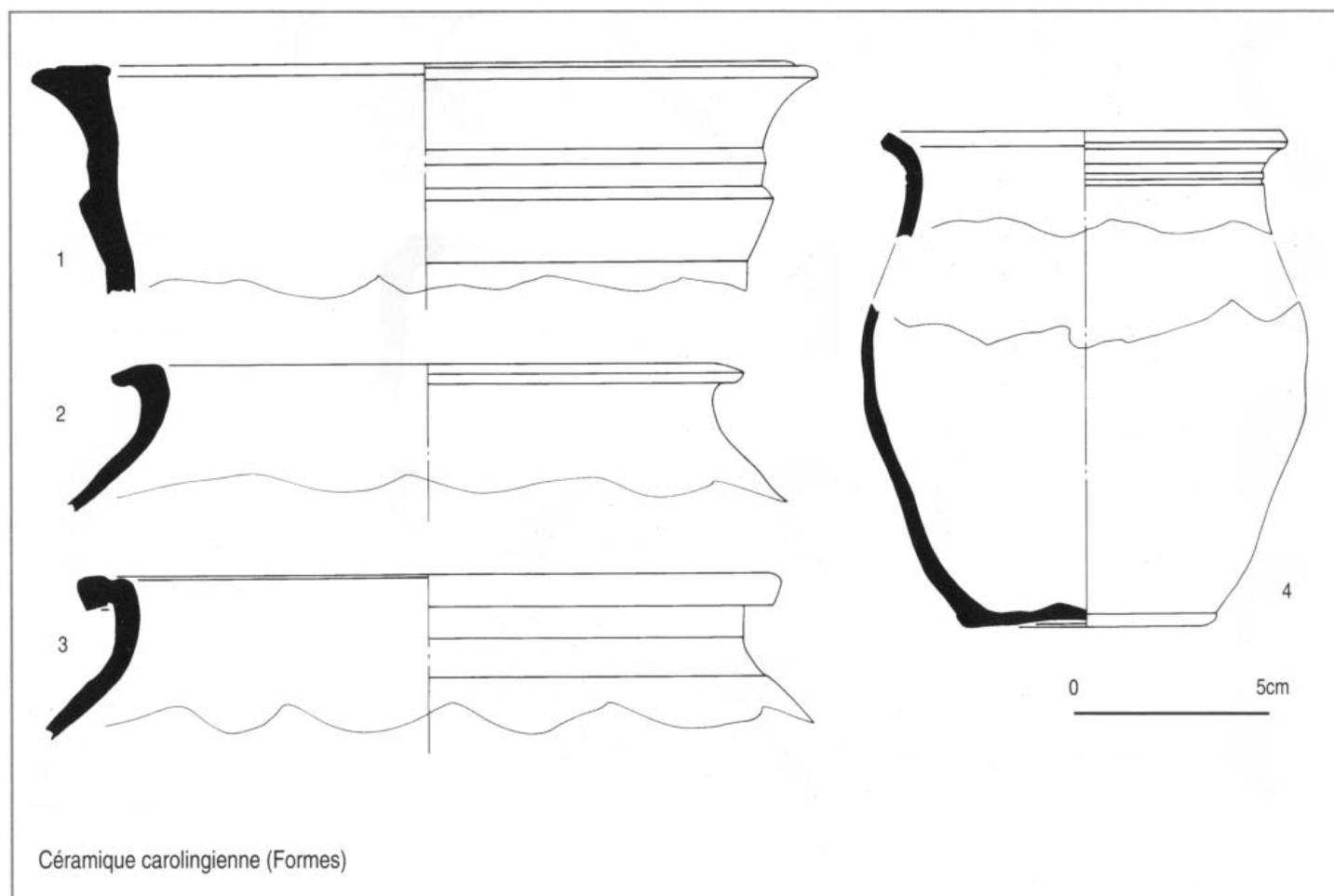


LA VIE QUOTIDIENNE AU HAUT MOYEN AGE

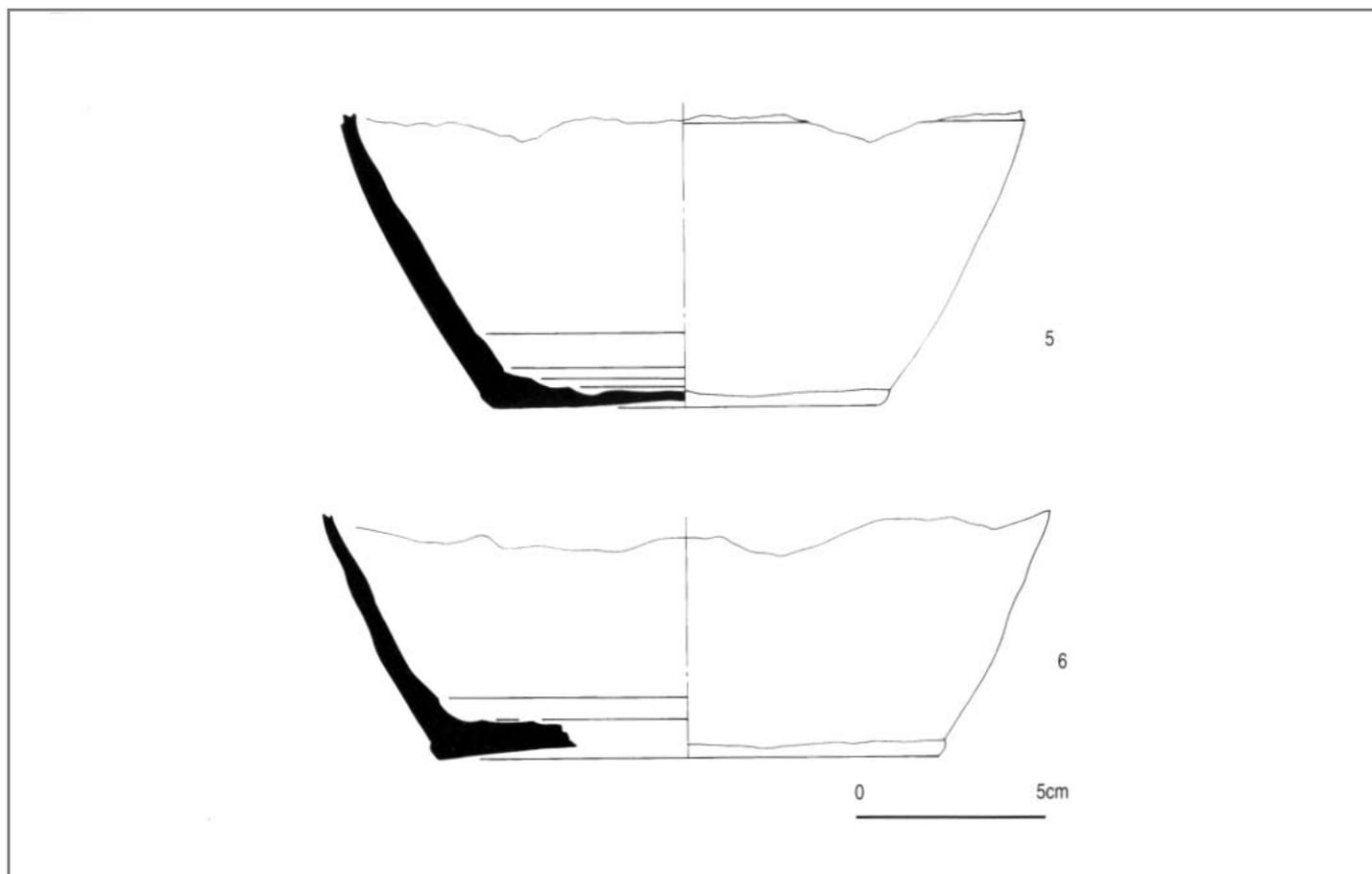
sont à terminaison anguleuse. Nous signalons également la présence de quelques gobelets tronconiques, de couleur ocre blanche⁽⁵⁾ et d'un mortier en terre cuite à base étroite, pied non rapporté, et qui était originellement recouvert d'un décor plaqué, peut-être des bandes digitées.

Une part importante de ces céramiques s'est altérée sous l'effet d'une forte chaleur modifiant ainsi l'aspect des pâtes primitivement roses, ocres, blanchâtres, non couvertes d'engobe et sans décor, à l'exception du mortier. A l'exclusion d'un petit fragment, il ne semble pas y avoir à Saint-Cybard de céramique glacurée, comme celle reconnue sur le site d'Andonne (commune de Villejoubert) dans les niveaux Xème - début XIème siècle.

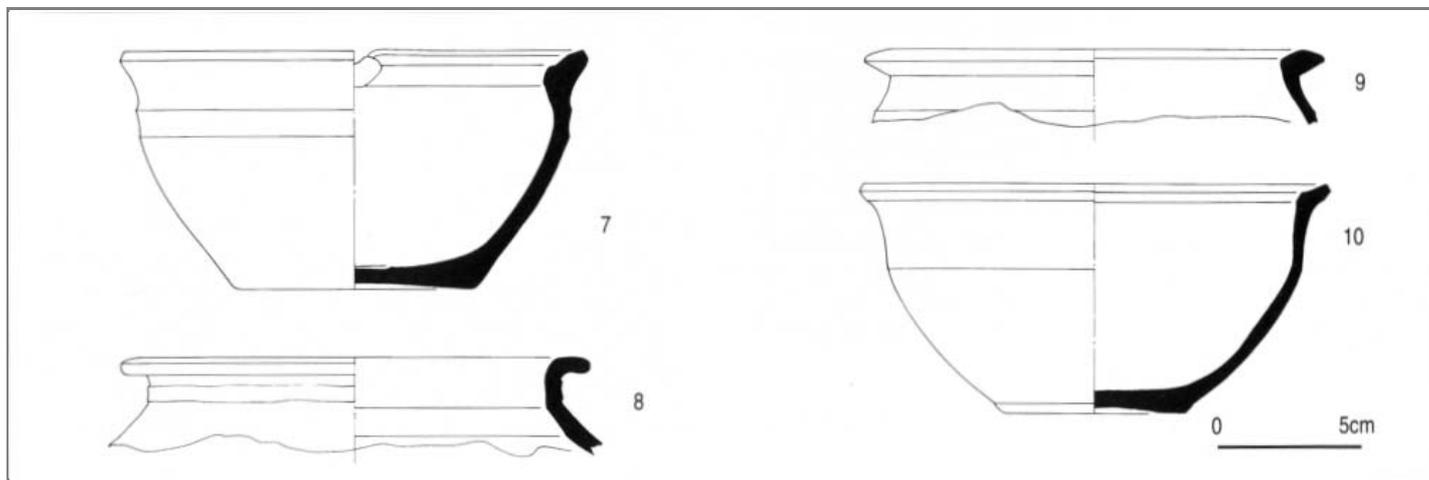
Brigitte BOISSAVIT-CAMUS



LA VIE QUOTIDIENNE AU HAUT MOYEN AGE



Céramique carolingienne (Formes)



L'OCCUPATION FUNÉRAIRE À SAINT-CYBARD

Ce que l'on peut relater de l'occupation funéraire à Saint-Cybard nous est transmis par 2 types de témoignages :

- les sources "anciennes", c'est-à-dire les textes du haut moyen âge et du moyen âge (chronique, cartulaires...) et les découvertes archéologiques des années 1912-1914,
- les sources récentes (campagnes de fouilles 1986 et 1988).

Des inhumés de haut rang

Tout débute donc avec la mort de Cybard... Sur son tombeau, ses disciples font édifier une basilique, sorte d'immense reliquaire destiné à protéger sa sainte dépouille et à perpétuer son culte.

A partir du VI^{ème} siècle, le développement considérable du culte des reliques va se traduire entre autres par le désir, chez les personnages de haut rang, d'établir leur dernière demeure au plus près du tombeau d'un saint, espérant, ce faisant, obtenir l'intercession de celui-ci pour le salut de leur âme. Un des signes flagrants de ce phénomène de la vénération des reliques se manifeste clairement au travers des cartulaires carolingiens, puis capétiens : les fidèles n'accordent point leurs dons au monastère lui-même, mais bien au saint, à la relique, "au tombeau de saint Cybard qui est au-dessus du fleuve Charente".

Au fil de ces époques, rappelons-le, des liens importants se nouent entre les comtes et les évêques d'Angoulême et l'abbaye de Saint-Cybard. Et c'est dans l'abbaye que choisirent de se faire inhumer les comtes d'Angoulême jusqu'au XII^{ème} siècle, après quoi ils préféreront accorder leur faveur à la toute nouvellement fondée abbaye de la Couronne. Il semble qu'Emenon soit le premier comte à s'y faire enterrer, en 866, suivi de Vulgrin I^{er}. Le comte Guillaume II Taillefer, devenu moine de cette abbaye, s'y fait ensevelir à sa mort en 962 et son petit-fils Guillaume IV Taillefer, choisira d'y reposer, en 1028, engageant toute sa descendance à en faire de même le moment venu. Cette tombe de Guillaume IV est la mieux connue grâce au récit des funérailles qu'en donne Adémar de Chabannes dans sa chronique.

On sait ainsi que le comte fut enterré "devant le grand autel de saint Denis", dans la basilique ; pourtant c'est dans l'ancienne chapelle comtale attenante à l'abbatiale qu'on le retrouvera, quelques siècles plus tard, au cours de travaux entrepris entre 1912 et 1914 par les Brasseries Champigneulle. Le tombeau fut probablement déplacé au cours du XIV^{ème} siècle, date à laquelle fut exécutée la pierre tombale gravée à l'effigie du comte qui recouvrit la sépulture et permit de perpétuer la mémoire du défunt. L'inscription qui ceinture la plaque funéraire est la retranscription de l'épitaque en plomb qui fut placée près du corps lors de sa dépose et qui est rapportée par Adémar de Chabannes dans sa chronique.

Au cours de ces mêmes travaux, les fragments d'une autre pierre tombale, mais sans inscription, furent exhumés dans la chapelle comtale.

On retira aussi d'un tombeau découvert dans la chapelle Notre-Dame (chapelle dévolue aux abbés) une crosse d'abbé en cuivre doré inscrite d'émail et de pierreries, datée de la fin du XII^{ème} siècle.



Pierre tombale du comte Guillaume IV Taillefer, SAHC

L'OCCUPATION FUNÉRAIRE À SAINT-CYBARD

Des sépultures anonymes découvertes lors des fouilles

Plus d'une quinzaine de sépultures ont été repérées au cours de ces campagnes ; elles se répartissent en deux groupes :

- dans la fraction du bras est de la galerie du cloître explorée en 1986, huit sépultures ont été découvertes, la plupart tronquées par des constructions liées à la restauration de la salle capitulaire ou à l'occupation industrielle. Toutefois, ce sont essentiellement les traces de ces perturbations qui ont permis de resituer chronologiquement les sépultures, dans une fourchette comprise entre 1370 (prise de la ville par les

anglais; l'abbaye est alors intacte) et 1510 (restauration des bâtiments, en particulier de la salle capitulaire, suite aux dégâts engendrés par la guerre).

- en 1988, une dizaine de sépultures ont été repérées, dans la zone orientale reconvertie d'abord probablement en jardin, puis en cimetière, au XV^{ème} siècle ou au début du XVI^{ème} siècle. Une seule tombe, isolée à l'extrémité occidentale, se rapporte à une époque plus précoce : il s'agit d'une sépulture en sarcophage trapézoïdal de forme anthropomorphe qui, d'après la typologie des sarcophages, est datable entre le IX^{ème} et le XII^{ème} siècle.

Qui?

Cette fois, pas de sépulture privilégiée (tombe de comte ou d'abbé...) dont l'occupant décline immédiatement son rang social ou son identité ; ces tombes-ci sont anonymes : pas de pierre tombale ici, ni d'épithaphe, et pas davantage de mobilier funéraire déposé près du défunt.

Ces inconnus, pourtant, n'en sont pas tout à fait... Leur présence même dans l'enceinte de l'abbaye induit leur identité religieuse ou, pour quelques-uns, leur lien avec la communauté monastique : serviteurs, convers... De même, la découverte de plusieurs tombes d'enfants dans la partie orientale rappelle le fait qu'il n'était pas rare que des enfants soient confiés par leur famille à des moines.

Enfin, il semble d'usage, d'après d'autres exemples connus, que les galeries du cloître soient un emplacement plus régulièrement utilisé pour les sépultures des moines.

Comment?

Les deux groupes de sépultures, assez homogènes dans l'ensemble du point de vue chronologique, le sont aussi par leur mode d'inhumation. Toute trace éventuelle de signalisation en surface d'une sépulture ayant disparu, l'étude archéologique porte uniquement sur l'architecture "souterraine" de la tombe.

Les corps ont été déposés dans des fosses larges, parfois profondes, au fond desquelles est disposée une bordure de grosses pierres s'élevant parfois en véritables murs de plusieurs assises : ces aménagements étaient destinés à caler les parois d'un coffre de bois contenant le cadavre.

Des vestiges de ce matériau n'ont été retrouvés que dans une seule sépulture (S.6), mais la présence d'un sédiment charbonneux enrobant le squelette et pouvant résulter de la décomposition de planches, a été observée dans plusieurs sépultures. D'autre part, les observations réalisées sur le squelette lui-même, en place, ont pu permettre de relever différents indices qui confirment l'existence originelle d'un coffre, lorsqu'aucune trace physique de celui-ci ne subsiste : "déplacements" significatifs de certains os, produits par le relâchement de l'ensemble des articulations lors de la décomposition des chairs dans l'espace vide ménagé par le coffre ; empreinte d'une paroi contre laquelle le cadavre était plaqué, révélée par la persistance d'une position "alignée" des membres (effets de paroi) ; éventuels effets de compression; etc...



Sépulture n° 6, zone II.

L'OCCUPATION FUNÉRAIRE À SAINT-CYBARD

Par ailleurs, il s'agissait bien de coffres faits de planches de bois chevillées, aucun clou n'ayant été retrouvé dans les tombes.

L'inhumation en linceul est attestée pour une sépulture au moins (S 6) par la découverte d'une épingle; l'embaumement du corps dans un linceul cousu ou attaché par des lanières semble avoir été aussi pratiqué, mais non systématiquement.

Les cadavres reposaient tête à l'ouest conformément à la tradition, et allongés sur le dos. Les membres supérieurs adoptent des positions variées, symétriques ou asymétriques : avant-bras en extension le long du corps, mains sur le pubis, mains sur l'abdomen, mains sur la poitrine ou encore sur l'épaule.

Les membres inférieurs sont en extension, ou légèrement fléchis ou encore... partiellement présents, comme l'illustre le cas de l'individu de la sépulture 6 dont la jambe gauche, amputée de son pied est pourvue de deux cals aux extrémités des tibia et péroné.

Patricia MORNAIS

ELEMENTS LAPIDAIRES

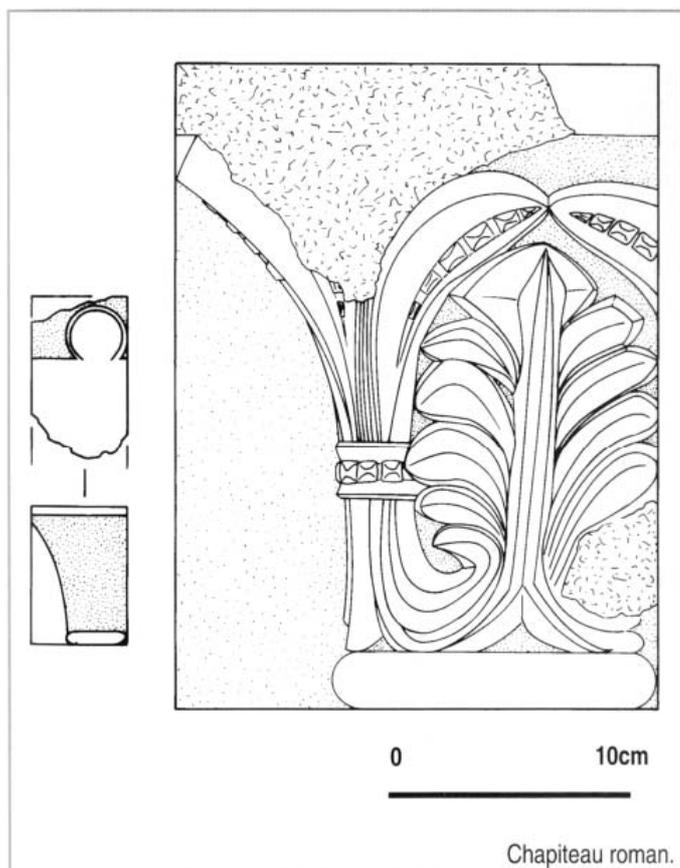
Dans les premiers déblaiements du site, le démontage d'un mur moderne a livré plusieurs éléments d'architecture bûchés et réemployés dans la maçonnerie.

Parmi ces fragments de colonnes ou d'entablement difficilement datables pouvant provenir de l'ancienne abbaye, on note la présence d'un petit chapiteau roman de colonnette nichée dans un piédroit d'ouverture. Sa corbeille est décorée de palmettes inscrites entre des fleurons perlés, liés en gerbe aux angles du chapiteau.

On a sans doute accru et renouvelé le mobilier de l'abbatiale au fil du temps grâce aux nombreuses donations.

C'est à la période faste du XVI^{ème} siècle, précédant les destructions des guerres de religion, que l'on peut attribuer la belle statue de saint Jean-Baptiste aujourd'hui privée de sa tête et de ses mains. Le saint est vêtu de sa traditionnelle tunique en poils de chameau et ses épaules sont recouvertes d'un manteau à la bordure finement brodée.

Sylvie TERNET



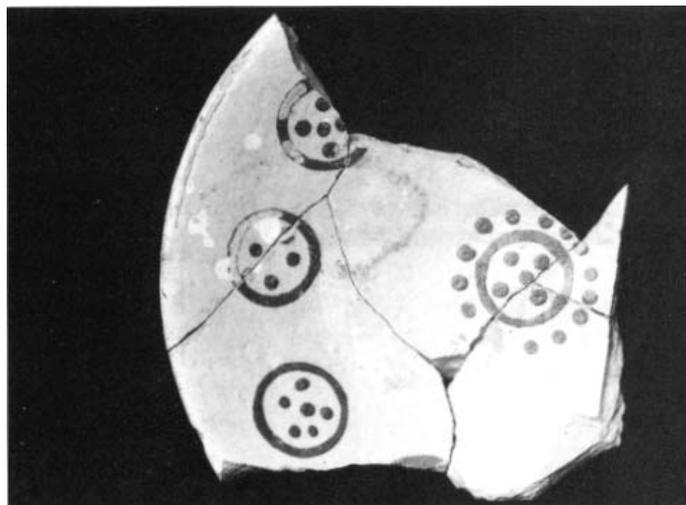
Statue de saint Jean-Baptiste, XVI^{ème} siècle.

LA VIE QUOTIDIENNE AU MOYEN AGE ET A L'EPOQUE MODERNE

Le mobilier de l'époque médiévale n'a rien de remarquable et l'on s'étonnera d'ailleurs de sa rareté, sans doute due aux arasements successifs du site. Pour les XIII^{ème} et XIV^{ème} siècle, il ne semble pas y avoir d'exemplaires des belles productions de la Chapelle des Pots mais plutôt des éléments de céramique commune à décor de molette : lignes de petits carrés, ou bien croisillons incomplets et inégaux peints dans les ocres, ou encore croisillons gravés. Quelques éléments glacurés cependant : pichets à haut col et couverte verte et ocre orangé; fragments de cruches à pâte claire, bec ponté et couverte jaune, et éléments de carreaux de terre cuite dont les plus beaux spécimens furent retrouvés en 1912. La campagne de 1985 a mis en évidence l'utilisation aux XV^{ème} et début XVI^{ème} siècle de carreaux de pavage vernissés verts, jaunes et ornés de fleurs de lys ou de rinceaux.

Le mobilier des XVI^{ème} - XVIII^{ème} siècle, est plus abondant : quelques éléments de la vie domestique et de l'habillement comme un dé à coudre, un poinçon et un bouton en os, des objets métalliques : couteaux en fer et leur polissoir, épingles en argent et en bronze, aiguilles et robinet en bronze, boucles de ceinture en fer et en bronze, morceau de placage métallique orné de feuillage et nombreuses monnaies, surtout du XVII^{ème} siècle. Deux objets religieux ont été découverts : fragment de croix du XVII^{ème} siècle et peut-être un angle d'autel portant une croix de consécration, en pierre calcaire. La céramique n'a rien non plus d'exceptionnel et comprend des éléments de terre cuite et de vaisselle utilitaire (vase, marmite...). La réfection de l'enceinte en 1500-1510 nous a laissé autour d'un foyer de fortune les restes d'un repas (ossements d'animaux et coquilles d'oeufs) et les éclats d'un vase globulaire à pâte rose, fine, lissée et enfumée à l'extérieur. Les éléments glacurés comprennent, outre des tuiles et carreaux de pavage, des fragments d'une assiette de la Chapelle des Pots des XVII^{ème} - XVIII^{ème} siècle : pâte orangée à couverte jaune et motifs circulaires marron, et les fragments d'un plat à couverte marron.

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS

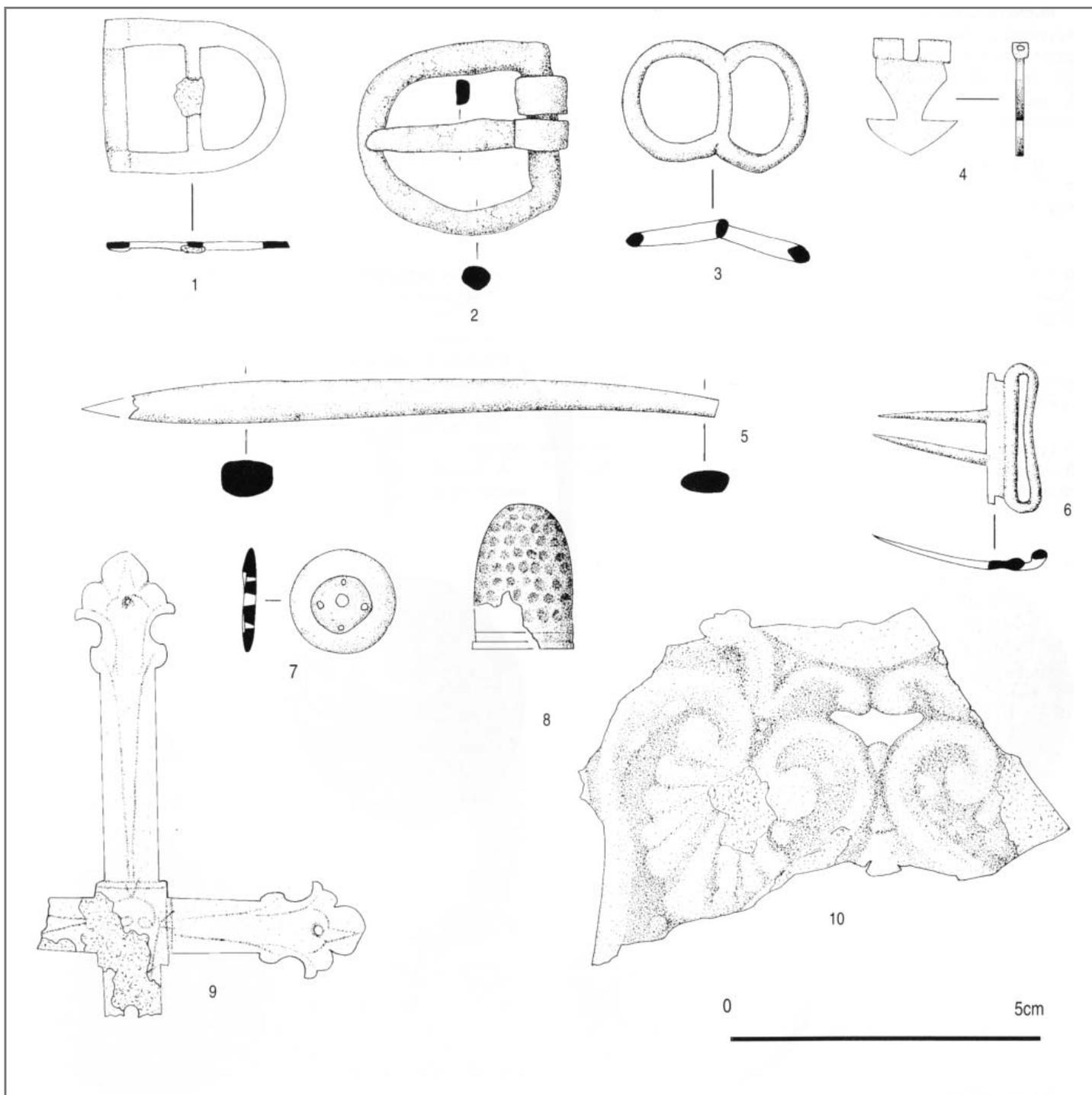


Fragments d'une assiette de la Chapelle des Pots, XVII-XVIII^{ème} siècle.

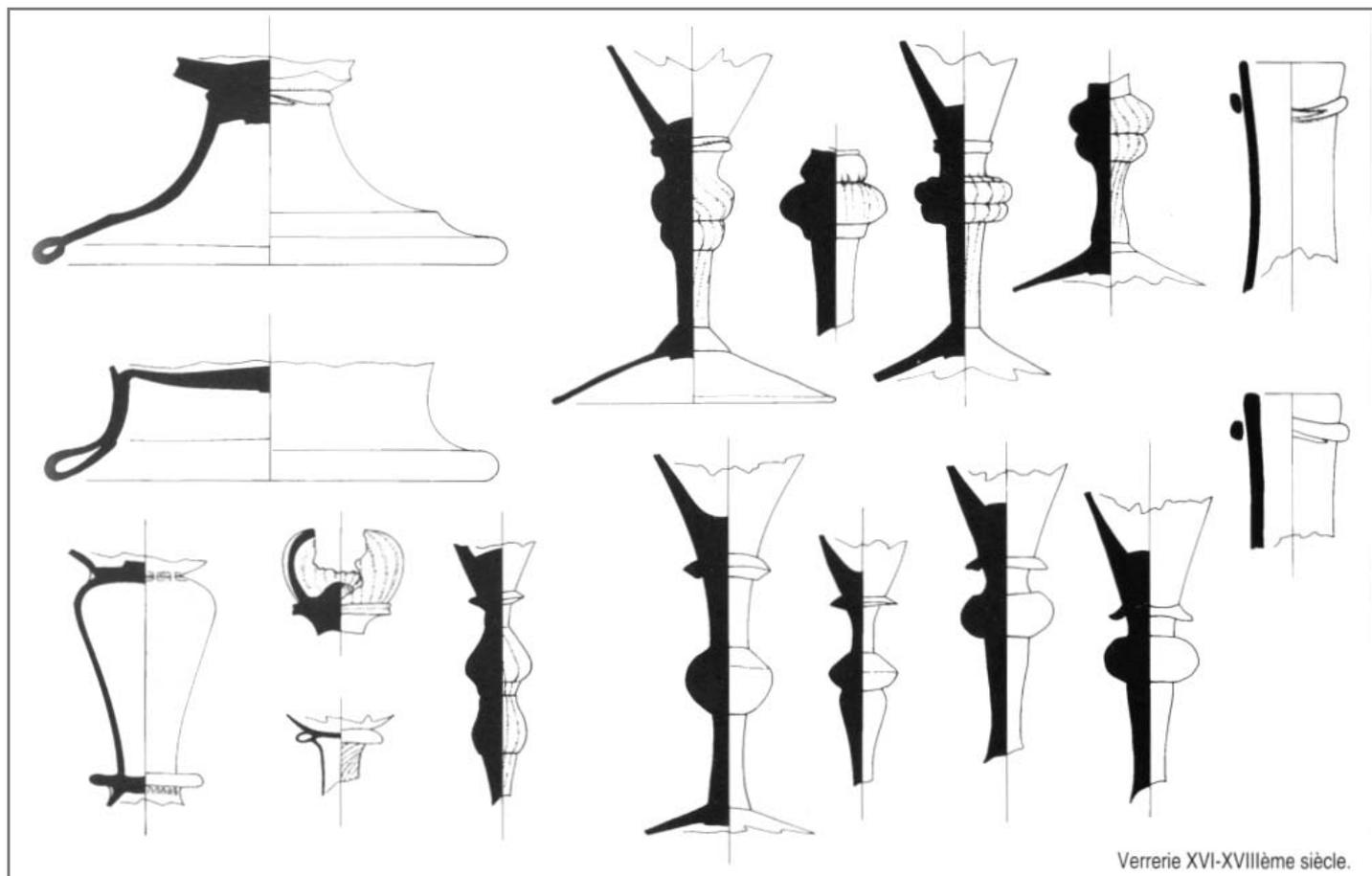
Légende planche page 57

- 1-3 Boucle de ceinture en bronze
- 2 Boucle de ceinture en fer
- 4 Fermeur en bronze
- 5 Poinçon en os
- 6 Boucle de ceinture en bronze
- 7 Bouton en os
- 8 Dé à coudre en os
- 9 Croix en bronze
- 10 Plaque décorée en fer et cuivre

LA VIE QUOTIDIENNE AU MOYEN AGE ET A L'EPOQUE MODERNE



LA VERRERIE



Verrerie XVI-XVIIIème siècle.



Verrerie XVI-XVIIIème siècle.

Un lot intéressant de verrerie a été découvert dans les niveaux modernes de la zone occidentale (campagne 1985) : verres à pied bleutés ou opaques et verres à boule allongée du XVIème siècle ; verres à boules et tiges ouvragées du XVIIème siècle (torsades, côtes sur pâtes bleutées, dorées ou incolores) et enfin du XVIIIème siècle, un service de petits verres incolores ornés d'une simple boule et d'une collerette, convexe dans sa partie supérieure. Quelques goulots de flacons bleutés, du XVIIème siècle ont également été retrouvés ainsi que de nombreux vestiges de bouteilles bordelaises des XIXème et XXème siècle.

Brigitte BOISSAVIT-CAMUS

LES IMPLANTATIONS INDUSTRIELLES PAPETIERES SUR LE SITE

Le premier moulin à papier: 1791

La première apparition d'une entreprise de fabrication du papier sur le site de l'abbaye de Saint-Cybard a lieu lors du démantèlement de celle-ci, à la Révolution.

Le sieur Gratereau, ayant acquis les bâtiments de l'abbaye, y compris le moulin à blé situé sur la Charente, transforme celui-ci en moulin à papier en 1791. *L'Etat de la papeterie de St Cybard du 9 ventôse an II* (Archives Départementales de la Charente, série J), précise que le sieur Gratereau utilise une cuve à papier depuis 18 mois.

Les premières reprises

En 1809, Marc Joubert reprend le moulin à papier, puis le cède à Pierre Laroche jeune en 1812.

L'ère Lacroix (1819- 1887)

En 1819, Antoine Lacroix achète le moulin et probablement quelques bâtiments situés entre la rampe du Palet et la rue de Bordeaux. Avec ses fils, il développe l'entreprise papetière. Sur ce site, est construite la 2ème machine à papier de Charente, en 1835. L'occupation du lieu par



Le Site industriel en activité, 1961. AMP.

LES IMPLANTATIONS INDUSTRIELLES PAPETIERES SUR LE SITE

les Lacroix jusqu'en 1887 entraîne des modifications, que ce soit sur une partie du bâtiment-pont sur la Charente ou dans l'îlot "rampe du Palet/rue de Bordeaux". Bien que les Lacroix aient occupé pendant près de 70 ans ces lieux, nous n'avons que peu d'éléments sur l'implantation de leurs bâtiments ; d'après le cadastre de 1825, ils y avaient leur maison d'habitation (bâtiment côté rue de Bordeaux). Une forge était mentionnée sur l'adjudication de leurs biens en 1887.

Léonide Lacroix : le papier à cigarettes (1865-1906)

Vers 1865, Léonide Lacroix installe ses ateliers de façonnage de cahiers de papiers à cigarettes dans la partie des bâtiments situés le long de la rampe du Palet. Cette partie est remaniée vers 1875. Le bâtiment, côté rue de Bordeaux et en façade, place Dunois, est également repris vers 1890, adoptant sa forme actuelle. Au sommet de la façade, l'emblème de Chevalier de la Légion d'Honneur, distinction obtenue par Léonide Lacroix en 1890. Les ateliers de la Société Lacroix déménagent en 1906.

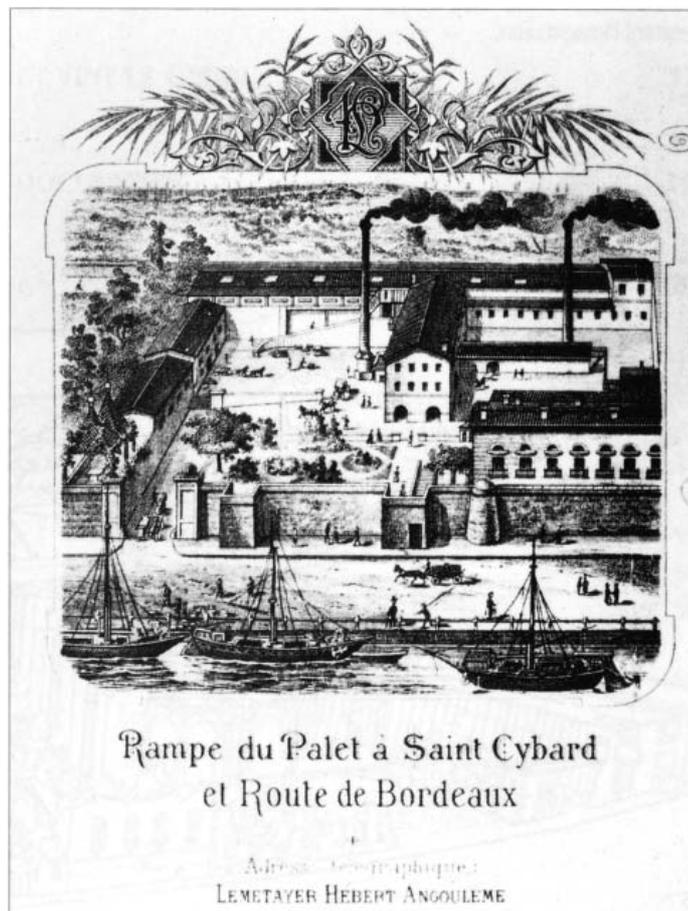
L.Lacroix a façonné des cahiers de papier à cigarettes dès 1863 (marque "le cent feuilles") et a créé les cahiers "cartonnés" bien connus sous la marque "Riz la +". Il avait implanté ses usines de fabrication de papier à Mazères-sur-Salat, au sud-ouest de Toulouse, vers 1870.

Autres entreprises

Vers 1890, l'entreprise Lemétayer/Hébert (transformation de papier) s'installe sur une partie du site (probablement la partie limitrophe de la future brasserie). Elle y reste jusqu'en 1910.

En 1913, l'imprimerie Veyret (impressions lithographiques et transformation du papier) s'installe à la place des ateliers Lemétayer/Hébert et Lacroix, bien que, semble-t-il, la société L.Lacroix soit toujours propriétaire de tout ou partie des lieux. L'imprimerie Veyret devient Charbonnaud vers 1955. Dernière occupant des lieux, elle ferme ses portes en 1977.

Denis PEAUCELLE



Papier à lettres de l'entreprise Lemétayer-Hébert (détail).
Vision idéale du site.

LE CNBDI DE CASTRO

"Il se veut d'abord un lieu de promenade pour la ville, un lieu qui par sa magie et sa poésie évoque l'univers qui est celui de la Bande Dessinée et de l'Image.

L'usine Champigneulle est traversée par un puits de lumière, conique et semi-elliptique, s'ouvrant vers le ciel, qu'il est possible d'emprunter sans entrer dans le Centre, par des passerelles et des galeries couvertes le long de la façade. Une cascade vient bouillonner à ses pieds dans un jardin inscrit dans l'ovale du rez-de-chaussée.

En contre-bas de l'usine, un parvis en demi-cercle est créé. Il s'accompagne de jardins en ruines imagées d'étranges végétations, point de départ de la promenade longitudinale.

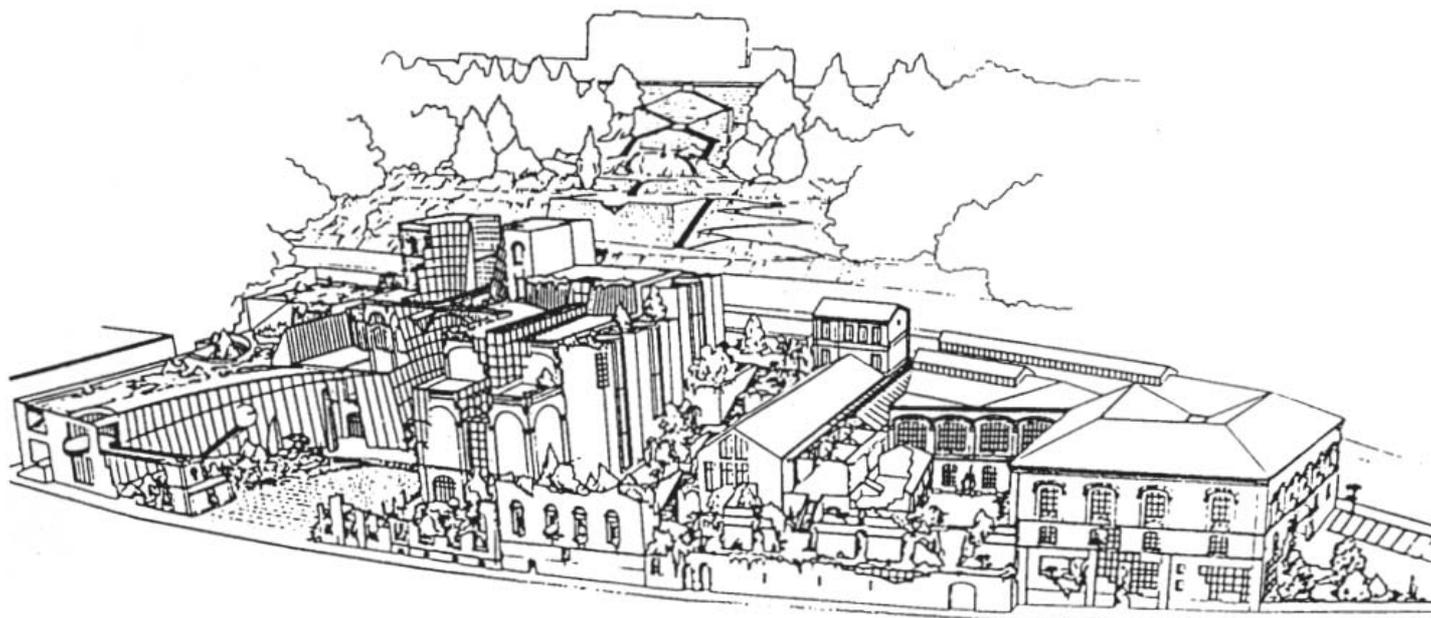
Tout concourt à créer une atmosphère onirique : bâtiments déchiquetés, passerelles vertigineuses, cascade grondante, jardin lilliputien en creux, ruines cyclopéennes, dans une accumulation de contrastes d'échelles, de matériaux, d'ambiances, de reflets, de végétations qui excitent l'imagination.

La proposition tire parti de la position particulière transversale du bâtiment entre la rue de Cognac et la rue de Bordeaux qui le fait bénéficier de deux entrées à des niveaux très différenciés. Les fonctions s'organisent ici autour d'un vide central, tout hauteur, éclairé par une verrière et qui distribue par des coursives les différents services. Cette disposition confère un aspect inattendu à la découverte de cet espace : en venant par le haut, la vue plonge jusque vers les jardins; en arrivant par le bas, la hauteur de la verrière introduit une échelle grandiose.

Il fallait qu'un bâtiment qui va accueillir de nouveaux moyens d'expression manifeste par sa présence même les mille et un rêves qu'il doit populariser'.

Le 12 juin 1985
Roland CASTRO

Citation tirée d'un texte de Roland Castro, écrit lors de la remise du projet dans le cadre du concours d'architectes. Projet modifié depuis.



Perspective du CNBDI. Dessin Roland Castro/Jean Rémond, projet, 1985.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	3	SAINTE-CYBARD ; LES ARCHITECTURES D'UN LIEU	21
PRÉFACES	5	L'abbaye bénédictine de Saint-Cybard	23
		Conformité aux modèles	24
		Archaïsme et modernité	24
AVANT-PROPOS			
7		Les bâtiments industriels	26
		L'usine Léonide Lacroix, stratégie de récupération et adaptation aux contraintes	27
LES FOUILLES	9	Les Brasseries et Malteries alsaciennes ou l'industrie en pierre de taille	30
Comment?	9	Notes	34
Par qui?	10		
LE SITE DANS LA VILLE	11	ET VINT LE CNBDI...	35
Présentation du site	11		
La fondation de l'abbaye	11		
La restauration carolingienne	11		
Le moyen âge	12		
D'une guerre à l'autre	12		
L'abbaye aux XVII et XVIIIème siècles	14		
L'époque industrielle	14		
Notes	16		
		DOCUMENTS	39
SAINTE-CYBARD ; L'INVENTION D'UN LIEU (VI-XIème siècles)	17	Les premières occupations néolithique et protohistorique	41
		La céramique antique	42
		Saint Cybard	45
Les temps fondateurs	17	Batir à Saint-Cybard	46
Adaptation au relief	17	La vie quotidienne au moyen âge	47
Emprise des premiers bâtiments	17	L'occupation funéraire à Saint-Cybard	52
Articulation et fonction des lieux	17	Éléments lapidaires	55
		La vie quotidienne au moyen âge et à l'époque moderne	56
Permanence et remaniements	18	Les monnaies	58
Des cellules de reclus ?	19	Verrerie	59
		Les implantations industrielles papetières sur le site	60
Le Xème siècle ou la vitalité retrouvée	19	Le CNBDI de CASTRO	62

N° ISBN
2905221 12 7